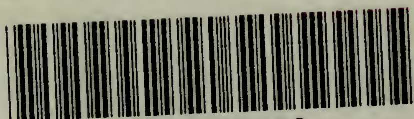

WELLCOME
HISTORICAL MEDICAL LIBRARY


22101579788

LA PATHOLOGIE MENTALE

DANS LES

ŒUVRES DE GUSTAVE FLAUBERT

UNIVERSITÉ DE PARIS, FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.................... M. DEBOVE.
Doyen honoraire...... .. M. BROUARDEL.
Professeurs honoraires.. MM. DUPLAY, FARABEUF, FOURNIER, JACCOUD.

Professeurs..................	MM.
Anatomie	POIRIER.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale..............	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale..............................	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales..............	BOUCHARD.
Pathologie médicale..............................	HUTINEL. BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale..............................	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie..............................	MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils..............................	SEGOND.
Pharmacologie..............................	POUCHET.
Thérapeutique..............................	GILBERT.
Hygiène	CHANTEMESSE.
Médecine légale..............................	BROUARDEL.
Histoire de la Médecine et de la Chirurgie..........	DEJERINE.
Pathologie comparée et expérimentale	ROGER.
Clinique médicale..............................	HAYEM. DIEULAFOY. DEBOVE. LANDOUZY.
Clinique des maladies des enfants..................	GRANCHER.
Clinique des maladies syphilitiques.................	GAUCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale..............................	JOFFROY.
Clinique des maladies nerveuses	RAYMOND.
Clinique chirurgicale..............................	LE DENTU. TERRIER. BERGER. RECLUS.
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE.
Clinique des voies urinaires..............................	GUYON.
Clinique d'accouchements	PINARD. BUDIN.
Clinique gynécologique..............................	POZZI.
Clinique de chirurgie infantile..............................	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique..............................	A. ROBIN

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
AUVRAY.	DESGREZ.	LAUNOIS	POTOCKI.
BALTHAZARD.	DUPRE.	LEGRY.	PROUST.
BEZANÇON.	DUVAL.	LEGUEU.	RENON.
BRANCA.	FAURE.	LEPAGE.	RICHAUD.
BRINDEAU.	GOSSET.	MACAIGNE.	RIEFFEL, Chef des travaux anatomiques.
BROCA (André).	GOUGET.	MAILLARD.	TEISSIER.
CARNOT.	GUIART.	MARION.	THIROLOIX.
CLAUDE.	JEANSELME.	MAUCLAIRE.	VAQUEZ.
CUNEO.	LABBE.	MERY.	WALLICH.
DEMELIN.	LANGLOIS	MORESTIN.	

Le Secrétaire de la Faculté : M. GRISEZ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'école a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation, ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

N°

Année 1906

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 28 mars 1906

Par Philibert DE LASTIC

Ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

Né à Parentignat (Puy-de-Dôme), le 26 août 1865

LA PATHOLOGIE MENTALE

DANS LES

ŒUVRES DE GUSTAVE FLAUBERT

Président : M. BRISSAUD, Professeur.

Juges : M. TERRIER, Professeur.
M. RECLUS, Professeur.
M. TEISSIER, Professeur agrégé.

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

1906


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MES MAITRES

Me conformant au louable usage suivant lequel chacun de nous, à l'heure de frapper à votre porte, présente comme le meilleur de ses titres le nom des maîtres dont la science l'a guidé jusqu'à votre seuil, j'envoie l'hommage de ma reconnaissance à MM. Roque, Potherat, Bonnaire, Gaucher, Landouzy, Raymond, Joffroy, Debove, dont les enseignements ont été les facteurs de mon éducation médicale.

M. le professeur agrégé Dupré m'a ouvert si généreusement et si amicalement les trésors de son savoir que je ne puis m'empêcher de lui adresser ici d'une façon toute spéciale l'assurance de ma profonde gratitude.

M. le Professeur Brissaud, aux cliniques duquel j'ai été souvent recueillir de précieuses leçons sous une forme toujours si attrayante, et qui a bien voulu accepter la présidence de cette thèse, sans se douter de l'épreuve à laquelle j'allais mettre la rigueur de sa critique et aussi sa bienveillance, voudra bien voir dans ce modeste hommage l'expression imparfaite de mes sincères remerciements.

Enfin je remplirai un agréable devoir d'équité en disant que la thèse si documentée du docteur Dumesnil sur Flaubert, soutenue à Paris au mois d'avril 1905, m'a été

d'une grande utilité, en particulier au point de vue de la bibliographie, et je lui suis très reconnaissant de s'être mis si aimablement à ma disposition, pour tout autre renseignement.

LA PATHOLOGIE MENTALE

DANS LES

ŒUVRES DE GUSTAVE FLAUBERT

PRÉFACE

L'étude, au point de vue psychiatrique, d'un grand écrivain comme Flaubert ne peut manquer d'être intéressante de différentes façons. C'est d'abord le plaisir d'une découverte anecdotique, quand on peut mettre au jour dans les personnages de ses œuvres assez de symptômes concordants pour les étiqueter d'un état pathologique, et quand, remontant à leur auteur, on trouve dans sa mentalité propre le germe du caractère général de celles qu'il leur a données. Bien que Flaubert ait maintes fois proclamé comme un dogme, et même voulu sincèrement l'impersonnalité dans la production littéraire (1), ses écrits n'en restent pas moins profondément imprégnés de sa propre formule psychique, et, dans plusieurs d'entre eux, il nous a laissé entrevoir une des faces de sa personne mentale.

A côté de cette satisfaction de l'esprit de définir ainsi, au rebours tout au moins de l'ordre chronologique, le

(1) Voir à ce sujet sa correspondance avec Mme George Sand.

caractère de l'écrivain par celui de son œuvre, on se propose d'envisager cette étude à des points de vue d'ordre plus général.

Historique d'abord : c'est en effet dans la littérature, théâtre et romans, que nous trouvons les meilleurs documents, souvent même les seuls, sur l'état mental d'une époque. Les observations cliniques anciennes sont rares ; elles ne contiennent d'ailleurs que des cas nettement pathologiques, et, autrefois plus encore qu'aujourd'hui, ignorent tout ce qui évolue en dehors de l'asile pour les uns, de la claustration familiale pour les autres. Au contraire, la littérature est riche de tout ce domaine public ; c'est là son terrain de prédilection, dont elle méconnaît peut-être la véritable nature, mais dont elle nous conserve les types plus ou moins bien observés.

Sans parler de l'antiquité et des belles observations que nous fournit son théâtre (1), où peut-on trouver des tableaux plus vrais, au point de vue psychologique et historique, que les drames de Shakespeare ?

« La situation dans laquelle se trouvèrent les héritiers du moyen-âge, lorsque sonna le XVIe siècle, est exprimée par Hamlet avec une étonnante fidélité » (2).

Ce héros du dramaturge anglais est un type de dégénéré, obsédé, aboulique, dont l'état d'insuffisance est mis en relief par la grandeur tragique des décisions à prendre.

Dans *Lady Macbeth*, à côté de son obsession hystérique avec somnambulisme nocturne (1), il faut aussi sentir, au

(1) Voir à ce sujet : la Folie dans l'Art dramatique, par le Dr REGIS. Discours d'ouverture du Congrès de Grenoble en 1902.
(2) A. CULLERRE, les Frontières de la folie.

travers de ce drame, l'impression de tout un monde, frissonnant devant l'ingérence des puissances occultes dans les destinées humaines ; c'est cette croyance au supra-sensible qui mène toute la pièce. Or, on lit dans les notes d'un ancien commentateur :

« La machine surnaturelle de cette pièce, qui en est un des traits les plus frappants, est fondée sur une espèce de superstition qui, du temps de Shakespeare, dominait en Angleterre et en Ecosse à un degré qui n'a pas d'exemple (1). »

Don Quichotte est l'observation excellente de plusieurs des caractères mentaux d'une époque, et surtout la satire de l'engouement de toute une génération pour les mauvais romans de chevalerie. Cette critique de l'intoxication littéraire et de ses méfaits se retrouvera dans plusieurs des œuvres de FLAUBERT.

« A force de lire ces aventures échevelées, le pauvre Don Quichotte tombe dans une sorte de mégalomanie, dont la description semble indiquer que CERVANTÈS avait visité les maisons de fous de son pays (2). »

En dehors de toute autre documentation historique, la lecture d'une série d'écrivains tels que J.-J. ROUSSEAU, GOETHE, CHATEAUBRIAND, MUSSET, LAMARTINE, n'indique-t-elle pas au psychologue qu'un mouvement social considérable et brutal vient de bouleverser tout ce lot d'idées reçues qui contribuent à former l'ossature des personnalités, — et cela avec autant de certitude que certains mouvements des couches terrestres enseignent au géologue les cataclysmes passés ?

(1) G. SULLIVAN, Œuvres de Shakespeare.
(2) A. CULLERRE, les Frontières de la folie.

A mesure que nous nous rapprochons des temps modernes, les méthodes expérimentales s'étant imposées aux littérateurs, nous voyons l'intérêt du roman croître au point de vue de la documentation psychopathologique. Dans les œuvres de Balzac, de G. Flaubert et d'Emile Zola, sans parler des autres, on peut retrouver tous les types mentaux sociables des deux premiers tiers du siècle dernier.

L'abondance et la variété en sont telles, chez Balzac, qu'on chercherait vainement à leur reconnaître un caractère général.

« Nous lui devons ce type remarquable d'hypocondrie morale, ce névropathe inintelligent, jaloux, défiant, férocement égoïste, qu'est le *comte de Mortsauf;* ou encore le *baron Hulot*, ce sexuel salace, dont rien n'arrête le funeste penchant, ni le chagrin, ni la ruine, ni la mort, ni le déshonneur qui s'abattent sur sa famille; *Claës*, que la folie des inventeurs pousse à l'abîme ; *Pons*, le premier prix de Rome, l'artiste d'abord célèbre, dont le talent ne tarde pas à se fondre dans la manie du collectionneur ; *Grandet*, cet avare dont la passion devient une folie, etc. (1). »

Et cette diversité même est intéressante au point de vue historique, puisqu'elle caractérise une époque un peu floue, où, toute voie tracée ayant été effacée par la tourmente, chacun cherche la sienne au hasard.

Il est inutile de dire ici quelle fut la part échue à G. Flaubert, puisqu'elle fera l'objet de ce travail.

Quant à Zola, il nous fait pénétrer, avec une merveilleuse abondance de documents, dans ce milieu si pro-

(1) A. Cullerre, les Frontières de la folie.

pice à la floraison pathologique que fut le second empire. C'est celui d'une foule qui, après avoir tremblé de peur pendant plus d'un demi-siècle sous la menace continuelle des Révolutions, assoiffée des jouissances dont l'ignorance du lendemain l'a continuellement privée et lassée des vertus désintéressées, va pouvoir se ruer enfin vers toutes les passions à l'abri d'un gouvernement autocratique. C'est un peu l'état d'âme d'un viveur, qui vient de traverser la nuit les terrains vagues des faubourgs, qui a sué d'angoisse en entendant les coups de sifflet des maraudeurs, et qui soudain se retrouve au milieu des rues éclairées et de la protection discrète des sergents de ville.

A côté de ces trois auteurs, bien d'autres ont apporté leur pierre au monument de l'histoire de la mentalité française au XIXe siècle, et notre intention n'est nullement d'en faire une revue dont le moindre défaut serait d'être incomplète. Peut-être d'ailleurs peut-on dire d'eux en général qu'ils n'ont pas montré la même « impassibilité » que les précédents dans le choix et la peinture de leurs sujets ; peut-être y sent-on un peu plus l'influence de leurs goûts personnels.

« Les GONCOURT, dit Emile FAGUET, c'est FLAUBERT avec un penchant invincible à n'appliquer l'observation, diligente du reste et minutieuse, qu'à des personnages d'exception. »

« Alphonse DAUDET, c'est FLAUBERT, avec une continuelle tendance, non plus à l'exceptionnel, mais au menu, à l'anecdotique, au petit détail curieux (1). »

A l'étranger, plus encore qu'en France, la littérature

(1) Emile FAGUET, les Ecrivains français.

contemporaine s'est appliquée à chercher ses sujets dans la pathologie mentale actuelle. Il suffit de rappeler, avec le docteur OGÉ, les noms de A. MASCHEN, de MORROW, de WELLS, en Angleterre ; — de BJORNSJERN-BJORNSON, qui, dans *Au-dessus des Forces humaines*, nous a décrit un dégénéré impulsif, issu d'un mystique halluciné et d'une hystérique ; — de TOLSTOÏ, chez qui nous trouvons un dégénéré homicide dans *la Sonate à Kreutzer*, et des alcooliques délirants dans *la Puissance des Ténèbres* (1) ; — enfin et surtout d'HENRIK IBSEN, dont le théâtre a été très bien étudié au point de vue de la documentation psychiâtrique dans la thèse du docteur GEYER (2).

Ces quelques exemples, pris parmi beaucoup d'autres tout aussi intéressants, nous permettent d'appliquer à la littérature en général ce que RÉGIS conclut au sujet du théâtre grec et du théâtre de Shakespeare ; il a pu déduire de leur lecture la forme dominante des troubles mentaux aux époques où ils ont été faits :

« Constatation d'autant plus intéressante, dit-il, que c'est, à défaut d'ouvrages médicaux contemporains suffisamment précis, le théâtre qui nous la fournit, jetant ainsi une lueur plus claire sur ce que fut la pathologie de l'esprit dans ces civilisations disparues (3). »

De l'étude, à un point de vue purement pathologique, des grandes œuvres littéraires, on peut tirer mieux, croyons-nous, qu'un simple résultat historique ; on peut

(1) Voir la Thèse du Dr OGÉ, les Rapports de la littérature et de la médecine, novembre 1904.
(2) Dr Robert GEYER, le Théâtre d'Ibsen.
(3) Dr RÉGIS, Discours d'ouverture du Congrès de Grenoble, 1902.

utiliser leur immense puissance de vulgarisation, pour en faire un moyen d'hygiène sociale.

Malgré les nombreux progrès, faits dans ce sens, grâce aux recherches contemporaines sur les états prodromiques des maladies, on ne se rend pas assez compte dans le public de la lente continuité qui mène de l'état normal à l'état pathologique. En réalité, la santé est une ligne idéale, autour de laquelle nous oscillons, déviés à chaque instant par mille influences qui nous assaillent, ramenés l'instant d'après par les forces de la nature, et souvent ce sera simplement la grandeur de cette déviation par rapport à la force correctrice, qui lui vaudra son caractère pathologique ou physiologique.

C'est surtout dans le domaine mental, le seul qui nous intéresse ici,que la délimitation de ces deux états devient difficile. — Tout le monde sait, par exemple, que rien ne ressemble autant que le sommeil à certains symptômes morbides, et il n'est peut-être lui-même qu'une véritable intoxication des centres nerveux; entre l'obsession et la passion, la différence est quelquefois peu marquée,et l'on a dit souvent que la fatigue était une neurasthénie passagère. Et, malheureusement, si c'est dans ce domaine mental que la pente est la plus douce, c'est là aussi que le public est resté le plus ignorant.

« Il en est encore aux fous de la légende que ses lectures lui font entrevoir échevelés et grimaçants, à travers les barreaux d'un cabanon, dans un lointain ténébreux et horrible (1). »

Et, entretenu dans cette idée fausse par une terminologie détournée de son vrai sens, il se refuse à voir de la

(1) A. Cullerre, les Frontières de la folie.

démence chez nombre d'individus évoluant autour de lui, dont le déficit intellectuel est déjà grand, mais qui possèdent encore un bagage suffisant de leurs acquisitions les plus anciennes, pour se constituer une sorte de routine sociale et mondaine, leur permettant de cacher leur déchéance aux yeux indulgents et superficiels de leurs contemporains.

Combien de futurs paralytiques généraux, qui sont des types de bons vivants, qui ont acquis, dans le contact d'une vie très agitée, une manière de philosophie bonasse, leur permettant de considérer tous les événements avec une sorte d'indifférence détachée ? La sobriété de paroles, la pauvreté de points de vue, à quoi les condamne leur déchéance, contribue à les faire passer pour des augures.

Et les originaux de toute espèce? Quel crédit de supériorité d'esprit leur vaut leur tare intellectuelle ! — Ne peut-on pas dire, avec le docteur Cullerre, que : « le jour où il n'y aura plus de demi-fous, le monde civilisé périra, non par excès de sagesse, mais par excès de médiocrité. »

On pourrait multiplier à l'infini ces exemples de véritables malades, tenus pour ce qu'ils ne sont pas, et cela n'aurait qu'un intérêt de curiosité, si l'ignorance du public à leur égard ne constituait un véritable danger social. Ce sont en effet des aliénés dans une certaine limite, et ils bénéficient, pour ce domaine spécial où se traduit leur insuffisance, du jugement porté sur eux d'après les actes de la vie banale, où ils sont restés normaux. Bien des faits que la chronique relate chaque jour, et qui nous obligent à modifier brusquement d'anciennes appréciations, ne surprendraient personne, si l'on savait recon-

naître ces déséquilibrés partiels; et surtout il n'en résulterait nul dommage, si l'on voulait restreindre le champ de leur activité à la limite de leurs moyens sociaux.

Le danger de cette ignorance est encore plus grand au point de vue héréditaire; tous ces malades sont de détestables générateurs, surtout s'ils associent leur tare à une tare analogue. Or, non seulement la société n'empêchera pas une alliance de ce genre (et nous savons quelle force de mutuelle attirance pousse ces incomplets l'un vers l'autre), mais elle l'encouragera peut-être, s'applaudissant d'unir entre elles deux originalités. — « Ils s'entendront tout à fait bien » sera le jugement de la foule. Ils s'entendront en effet, mais pour créer des êtres chez qui la dégénérescence ira s'accentuant jusqu'à l'idiotie et l'impuissance finales.

Dans le même ordre d'idées, qui cherche à favoriser l'accoutumance des foules à la connaissance des états psychopathologiques, on peut se proposer aussi de diminuer l'espèce d'ostracisme dont bénéficient les maladies mentales. Elles partagent ce privilège avec la syphilis; comme pour cette dernière, non seulement on souffre de sa maladie, mais on en a honte; on en a même beaucoup plus honte que l'on n'en souffre ; et ici comme là, il semble bien qu'il faille voir la cause de cette situation spéciale dans l'atavisme d'anciens préjugés. Tout ce qui touchait de près ou de loin à l'acte génital, même dans le domaine anatomique, était considéré comme honteux, et c'est à son habituelle étiologie que la syphilis doit d'avoir pris sa part de ce qualificatif. Quant à la folie, pensait-on sans doute, elle est une maladie de l'âme ,

elle échappe aux lois matérielles pour ressortir des lois divines, et à ce titre elle ne peut guère être qu'un châtiment. Aussi vouloir délivrer à son prochain un brevet d'aliénation, c'est, d'après l'optique ancienne, vouloir entacher la virginité de son casier « moral ».

Dans le domaine légal, cette angoisse de l'injustice, qui est l'honneur des civilisations modernes, a fait cesser depuis longtemps déjà l'ignorance que nous venons de constater ailleurs. Et l'on entrevoit le jour où, comme le disait récemment le Professeur agrégé Dupré :

« La médecine, arrivant enfin à imposer les résultats de son observation au législateur, substituera, dans l'esprit de la loi, aux pratiques surannées des vieilles philosophies les conclusions positives de la psychiâtrie moderne (1). »

Mais il vaut mieux prévenir que punir, ou même qu'acquitter ; et le meilleur moyen, pour cela, c'est de nous familiariser avec la connaissance de ces types mentaux, dont la déviation, insuffisante pour éveiller l'attention officielle, est capable néanmoins de troubler l'harmonie sociale par la place fausse qui leur est attribuée.

Or, pour diffuser dans le public cette idée que bien des êtres, normaux en apparence, présentent à un examen plus approfondi d'évidentes insuffisances, où peut-on trouver de plus utiles exemples que dans ces œuvres littéraires, dont les auteurs se sont proposé précisément d'instaurer devant nos yeux les prototypes des différentes espèces sociales ?

« La vision de l'artiste est une lumière qui, projetée

(1) E. Dupré, la Mythomanie.

sur les réalités, les fait émerger de l'ombre. Le psychologue où l'esprit critique constate alors seulement l'existence de ces réalités, maintenant inventées, les nomme et les classe (1). »

L'intérêt absorbant de la lutte quotidienne, et l'infinie diversité des types qu'il y rencontre, empêchent le public de distinguer ces types au passage, de les faire émerger des autres pour leur donner un nom. C'est le rôle de la scène et du roman ; c'est là que le public, aux heures de repos, ira les retrouver ; c'est là qu'il les reconnaîtra à certains traits dont il fut plus particulièrement frappé ; et c'est là aussi que le médecin aliéniste trouvera la meilleure tribune pour revendiquer ceux de ces types qui lui appartiennent, pour montrer à quel usage social ils doivent être limités, et aussi par quelle thérapeutique on peut essayer de les rapprocher de l'état normal (2).

De tous les écrivains dont l'œuvre peut offrir un aliment à une étude de ce genre, G. Flaubert est certainement un des plus intéressants. Ce n'est pas que les formes de déviation mentale qu'il nous présente soient d'une diversité très grande, puisqu'au contraire il semble exister entre elles un lien remarquable de ressemblance familiale;

(1) J. de Gaultier, le Bovarysme.

(2) Le Docteur Robert Geyer conclut dans le même sens sa thèse sur le théâtre d'Ibsen : « On voit, dit-il, qu'outre la fonction éducative de parfaire l'instruction spéciale du public un théâtre comme celui d'Ibsen pourrait remplir une fonction purement prophylactique. Il montre, par exemple, le danger des unions contractées avec les familles d'aliénés, non seulement au point de vue des enfants à venir, mais même de la sécurité immédiate du ménage. » Peut-on espérer que la connaissance de l'état mental d'une Mme Bovary contribue à diminuer le nombre des unions malheureuses ?

mais c'est que la façon dont l'auteur façonnait ses héros nous est une telle garantie de leur réalité que son œuvre, à ce point de vue, a la valeur de véritables observations médicales.

« Ce ne sont pas des types proprement dits, constate M. FAGUET ; ce sont des personnes assez puissamment vivantes pour que vous les reconnaissiez. »

Le réalisme de FLAUBERT est un réalisme intermittent ; et lui-même eût été fort courroucé de se voir appliquer cette épithète qu'il n'aimait pas ; s'il est devenu plus tard le chef de l'école naturaliste, on peut lui appliquer ce mot d'ANATOLE FRANCE :

« Il est rare qu'un maître appartienne autant que ses disciples à l'école qu'il a fondée. »

Mais, cette réserve faite au sujet de son œuvre finie, on ne peut nier qu'il ne fût profondément réaliste dans sa méthode de production.

Tout d'abord, le sujet de son roman naquit presque toujours de faits réels. *Saint Julien l'Hospitalier*, *saint Antoine*, ont existé tels qu'il nous les montre, et il n'a pas inventé un seul des actes qu'il leur attribue (1).

La passion platonique, qui forme le fond de *l'Education sentimentale*, n'est autre que l'amour ressenti par FLAUBERT lui-même, alors âgé de 17 ans, pour une femme mariée, entrevue à Trouville, et qui plus tard fut enfermée comme mélancolique dans un asile d'aliénées.

Félicité, d'*Un cœur simple*, a été connue de l'auteur

(1) Il prit l'idée de la Tentation de Saint-Antoine dans un tableau de Breughel, à Gênes, et celle de la Légende de Saint-Julien dans un vitrail de l'église de Caudebec.

dans le milieu même où il nous l'a si délicieusement décrite.

Quant au ménage *Bovary*, dans la réalité Charles et Delphine Delaunay, FLAUBERT les vit plusieurs fois en visite chez son père.

« De son éducation, elle (Mme Delaunay) avait gardé des allures un peu précieuses qu'elle perdit dans la suite. Et elle resta dès lors une ravissante coquette, avec un penchant marqué vers la rêverie, la poésie, et une profonde indifférence de ses devoirs d'épouse. Non que sa conduite fût mauvaise pendant les quatre premières années, mais elle n'attachait aucun intérêt aux choses de la maison.

« Delphine D... eut les mêmes amours, les mêmes chagrins, les mêmes soucis financiers que la Bovary du livre. Ces embarras d'argent dont il est question à la fin du roman, ces réclamations d'usuriers, ces inquiétudes, ces expédients, elle les a connus. Et, comme l'héroïne de FLAUBERT, c'est lorsqu'elle fut lasse de toutes ces misères et affolée devant une situation qui lui parut sans issue qu'elle s'empoisonna. L'auteur a dit sur le drame toute la vérité (1). »

Enfin M. *Homais* nous en voudrait de ne pas lui accorder l'importance à laquelle il prétend. C'est un composite de différents personnages, que G. FLAUBERT a connus : un pharmacien à Ry, où exerçait le ménage Delaunay, un autre à Yvetot, un notaire de Darnetal et un médecin de Croissy-sur-Audelle (2).

Bouvart et *Pécuchet*, seuls peut-être, appartiennent

(1) *Chronique médicale* du 1er nov. 1900.
(2) Renseignements puisés dans la *Chronique médicale*.

bien à l'imagination de l'écrivain, et le livre, où il nous raconte la vie de ces deux bonshommes, n'est certainement pas son meilleur.

Une fois l'idée et les faits principaux de son roman pris ainsi dans la réalité vue, FLAUBERT s'entourait de tous les renseignements imaginables sur la matière qu'il allait traiter. Maxime DU CAMP nous dit dans ses souvenirs qu'on ne se fait pas une idée de la quantité de notes qu'il entassait ainsi. Ajoutez à cela qu'une sensibilité très aiguisée, maladive même, lui permettait d'enregistrer toutes les nuances des spectacles qui se déroulaient devant lui.

Il n'invente rien ; tout a été vu ou lu ; sa conscience de l'exactitude est féroce. Sa minutie et sa précision sont telles qu'elles pourraient passer pour un indice pathologique.

Le docteur CHAUME, ancien interne du docteur René MARJOLIN à l'hôpital Sainte-Eugénie, nous raconte comment, ayant à peindre une scène de Croup, dans *l'Education sentimentale*, FLAUBERT voulut assister à une opération de trachéotomie. Mais son extrême émotivité l'ayant forcé à quitter la salle avant la fin, il renonça à la peinture d'une scène dont il n'avait pas vu lui-même tous les détails (1).

« Avant de faire la nouvelle intitulée *Saint Julien l'Hospitalier*, il lut tous les livres de vénerie qu'il put se procurer, depuis Gaston PHŒBUS et du FOUILLOUX jusqu'au Dictionnaire des chasses de BAUDRILLART (2). »

Voici maintenant quelques extraits de ses lettres au moment où il composait *Salammbô* :

« Actuellement je suis perdu dans Pline que je relis

(1) *Chronique médicale* du 15 déc. 1900.
(2) Maxime DU CAMP, Souvenirs littéraires.

pour la seconde fois. J'ai encore diverses recherches à faire d'ATHÉNÉE et de XÉNOPHON, de plus cinq ou six mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1). »

« Je commence maintenant le siège de Carthage ; je suis perdu dans les machines de guerre, les balistes, les scorpions. — Pour te donner une idée du petit travail préparatoire que certains passages me demandent, j'ai lu hier 60 pages (in-folio à 2 colonnes) de la Poliorcétique de JUSTE-LIPSE (1). »

Arrivons à quelque chose de plus médical. Pour cette superbe description de la faim, que nous reverrons comme exemple d'hallucinations toxiques, il écrit à son ami FEYDEAU :

« Je lis maintenant de la physiologie, des descriptions médicales sur les gens qui meurent de faim. »

Et aux frères DE GONCOURT :

« Je viens de me livrer à des études pathologiques sur la soif et la faim, pour un passage aimable qui me reste à faire ; mais je n'ai pas sous la main un recueil où il y a peut-être quelque chose ; transition adroite pour vous prier de voir à la bibliothèque de l'Ecole de médecine, dans la Bibliothèque médicale, tome LXVIII, le *Journal d'un négociant qui s'est laissé mourir de faim.* »

Ce scrupule de la documentation alla toujours en augmentant ; et M. E. FAGUET, dans l'étude la plus complète qui ait été faite de G. FLAUBERT au point de vue littéraire, considère comme une preuve d'affaiblissement mental la quantité colossale de volumes qu'il dévora vers la fin de sa vie pour écrire *Bouvart et Pécuchet* (2).

(1) Correspondance de G. FLAUBERT, vol. III.
(2) E. FAGUET, Flaubert (Collection des grands écrivains français).

Ces quelques exemples, pris au hasard, n'ont d'autre but que de faire ressortir la conscience avec laquelle l'écrivain s'assurait de l'exactitude des détails, et l'on se rend compte de l'intérêt que présente cette minutie dans l'observation, pour qui veut voir dans ses créations autre chose que le produit d'une imagination plus ou moins brillante.

Sa mémoire, qui était tout à fait exceptionnelle, devenait comme un laboratoire, où tous ces matériaux, comparés puis classés, étaient ensuite mûris, et il en sortait une création qui était non pas le portrait exact d'une individualité isolée, mais la quintessence de cent individus, tous frères par leurs caractères psychologiques.

Flaubert nous dit plusieurs fois dans sa correspondance qu'il n'aime pas la photographie : pour lui elle est un instant d'une personne, et non la continuité de cette personne comme le serait une peinture bien faite. — C'est de cette même façon qu'il a compris ses héros, et c'est ce qui leur donne leur grande valeur nosologique.

A côté de ces si importantes garanties d'exactitude, autre chose attire encore spécialement le médecin dans l'œuvre de G. Flaubert : c'est l'influence qu'exerça sur elle le milieu médical dans lequel il vécut. Cette influence, qui fut très décisive sur le fond et sur la forme, a été étudiée avec une grande compétence dans la thèse récente du Docteur Dumesnil (1). Elle lui donna, entre autres choses, l'habitude de rattacher par des liens de cause à effet les antécédents héréditaires et personnels de

(1) Flaubert, Thèse du Dr Dumesnil.

ses sujets à leur développement psychologique ultérieur.

... « On pourrait citer de très nombreux exemples, pour montrer comment il explique ses héros d'abord par un long exposé de leurs antécédents héréditaires et en second lieu par une analyse approfondie de leur milieu (1). »

C'est bien là le procédé de l'observation médicale, et M. Faguet, qui n'est pas médecin, remarque aussi :

« Les personnages de M[me] *Bovary* sont des personnages dont nous connaissons toute la biographie, alors même que l'auteur n'a pas le loisir de nous en donner, ou même de nous en indiquer les traits principaux (2). »

On peut penser aussi que ses relations avec plusieurs des grands médecins de son temps, comme B.-A. Morel, Trélat et F. Voisin, eurent les meilleures conséquences sur la composition de la partie médicale de son œuvre, et d'après des renseignements qui nous ont été aimablement donnés par le Docteur Dumas, la description de la faim, déjà citée plus haut, aurait emprunté largement aux souvenirs personnels du Docteur Savigny, un des naufragés du radeau de *la Méduse*.

Cette préface, déjà un peu longue, aura rempli son rôle, si elle a montré qu'on pouvait étudier les œuvres d'un écrivain comme Gustave Flaubert à un point de vue purement médical, et se proposer dans cette étude autre chose qu'un simple but d'érudition.

Des êtres que nous allons observer, deux se détachent nettement par l'importance de leurs troubles mentaux, et aussi par l'atmosphère de légende dont leur histoire

(1) Dumesnil, Flaubert, thèse de Paris.
(2) Emile Faguet, Collection des grands écrivains français.

est entourée : ils font l'un et l'autre partie de la riche famille mentale des ascètes. L'un, *saint Julien*, est un obsédé impulsif ; l'autre, *saint Antoine*, un halluciné. — Nous leur donnerons la première place, afin d'étudier à la suite les autres qui rentrent tous dans la catégorie des anormaux, évoluant vers ces frontières de l'aliénation où on peut les croire encore dans le pays de la santé mentale, alors qu'un pas suffit pour les faire pénétrer sur les territoires de la folie.

LA LÉGENDE DE SAINT JULIEN L'HOSPITALIER

Il est peut-être intéressant, au point de vue où nous nous sommes placé, de présenter ce conte comme un cas de discussion médico-légale. Il s'agit en effet d'un homme qui, rentrant chez lui au milieu de la nuit, trouve son père et sa mère dormant dans son propre lit ; il ne les reconnaît pas dans l'obscurité, et, les prenant pour sa femme couchée avec un amant, les égorge dans un accès de jalousie.

L'accusation ne manquerait pas de faire remarquer l'invraisemblance d'une telle explication. Julien venait de quitter sa femme quelques heures auparavant, et la jalousie est un doute angoissant qui demande à s'assurer, qui veut la lumière avant la vengeance ; il est donc difficile d'admettre que son erreur pût durer aussi longtemps,

Car il bondit sur eux à coups de poignard, et il trépignait, écumait, avec des hurlements de bête fauve.

Pour une fois, la défense se trouverait d'accord avec l'accusation, car elle s'efforcerait de démontrer que la jalousie ne fut sans doute que l'amorce de l'acte, et que, si Julien l'achève, s'il en ressent pendant quelques instants comme une satisfaction sauvage, c'est qu'il est sous l'empire d'une obsession impulsive.

Des antécédents héréditaires de Julien nous savons peu de chose, assez cependant pour nous permettre de soupçonner chez lui un terrain prédisposé.

L'existence de ses parents, c'est la vie habituelle des seigneurs au moyen-âge, l'homme s'épuisant dans de longues randonnées, guerrières ou autres, la femme s'ennuyant si elle est vertueuse, et rêvant seule dans son manoir. Ce n'est que tard, à l'heure du repos et « à force de prier Dieu », qu'il leur naît un fils. Ils l'ont l'un et l'autre ardemment souhaité, et chacun, dans le mirage de ses tendances particulières, a fait pour ce fils un rêve, rêve de gloire pour le père, rêve de sainteté pour la mère.

Or, ce qui n'est d'abord qu'un simple désir va devenir un jour, à force de s'imposer à leur esprit, une double hallucination représentative, l'extériorisation sensible de leur idée prédominante, traduisant ainsi chez les ascendants une disposition particulière que nous retrouverons développée chez l'enfant.

Elle (la mère) aperçut, sous un rayon de la lune qui entrait par la fenêtre, comme une ombre mouvante. C'était un vieillard en froc de bure, avec un chapelet au côté, une besace sur l'épaule, toute l'apparence d'un ermite. — Il s'approcha de son chevet et lui dit, sans desserrer les lèvres : « Réjouis-toi, ô mère, ton fils sera un saint ! »

Quant au père, c'est à la suite de libations qui ne sont peut-être pas sans influence sur la forme un peu effrayante du phénomène. Il venait de reconduire son dernier invité,

Quand, tout à coup, un mendiant se dressa devant lui dans le brouillard. C'était un bohême à barbe tressée, avec des anneaux d'argent aux deux bras et les prunelles flamboyantes. — Il bégaya d'un air inspiré ces mots sans suite : « Ah ! ah ! ton fils !... Beau-

coup de sang !... Beaucoup de gloire... Toujours heureux! La famille d'un empereur! »

L'éducation de Julien se fait d'après les principes ordinaires de celle des futurs chevaliers, et sous cette double tendance, belliqueuse d'un côté, mystique de l'autre, comme pour mieux faire éclore l'une des deux formes les plus fréquentes de l'obsession, la forme homicide ou la forme religieuse.

Un jour, pendant la messe, il aperçut en relevant la tête une petite souris blanche qui sortait d'un trou dans la muraille. — Elle trottina sur les premières marches de l'autel, et après deux ou trois tours de droite et de gauche s'enfuit du même côté.— Le dimanche suivant, l'idée qu'il pourrait la revoir le troubla.— Elle revint, et chaque dimanche, il l'attendait, en était importuné, fut pris de haine contre elle et résolut de s'en défaire.

Voilà bien à l'état d'ébauche « l'apparition d'une idée ou d'un groupe d'idées qui s'imposent à la conscience lucide, interrompant pour un instant le cours normal des associations d'idées, en dépit des efforts de la volonté, dont l'impuissance se traduit par une angoisse et une souffrance morale intenses (1). »

Cette petite anecdote, qui se termine par le massacre de la souris et que Flaubert, dans son sens instinctif de l'importance des faits, se plaît à nous rapporter en détails, semble au premier abord bien indifférente, et on pourrait la classer parmi ces faits de cruauté infantile dont parlent Pitres et Régis dans leur rapport sur une empoisonneuse (2), et dont ils disent :

« Ce fait, relativement fréquent à cet âge où l'on est aussi inconscient que sans pitié, ne saurait être considéré

(1) Legrain, Du délire chez les dégénérés.
(2) Pitres et Régis, Rapport sur l'affaire Galtié.

à lui seul comme l'indice de tendances impulsives pathologiques. »

La mentalité de cet âge est en effet celle d'une humanité très ancienne et encore très sauvage, et la cruauté n'y est sans doute que le souvenir d'un geste de défense.

Aussi, dans l'anecdote de FLAUBERT, ce qu'il faut voir, ce n'est pas l'acte lui-même de Julien; mais la façon dont il sent le besoin de cet acte; c'est l'angoisse avec laquelle chaque dimanche il attend l'animal, c'est la « haine » qu'il ressent, c'est enfin le besoin de « s'en défaire ». Ce qu'il veut, ce n'est pas tuer la souris, mais se débarrasser de l'idée qui l'obsède : le meurtre n'est qu'un moyen.

Il ne faut donc pas s'étonner, si, une fois ce meurtre accompli, le narrateur nous dit que Julien

demeura stupéfait devant ce petit corps qui ne bougeait plus.

C'est très juste en effet, car l'obsession cesse alors et l'enfant ne comprend pas un acte qui ne lui appartient plus.

Désormais, tout animal vivant va faire naître chez lui la même angoisse obsédante, et le même besoin de la faire cesser avec sa cause. D'une pierre il a blessé un pigeon :

Le pigeon, les ailes cassées, palpitait suspendu aux branches d'un troëne. La persistance de sa vie irrita l'enfant ; il se mit à l'étrangler, et les convulsions de l'oiseau faisaient battre son cœur, l'emplissaient d'une volupté sauvage et tumultueuse. Au dernier raidissement, il se sentit défaillir.

Ce n'est nullement là de la folie morale, d'abord parce que le fou moral est profondément indifférent devant l'acte criminel qu'il vient d'accomplir, et ne témoigne

pas de cette émotivité extraordinaire ; ensuite parce qu'il généralise sa méchanceté, tandis que la fausse cruauté de Julien est bien spécialisée dans une direction particulière, et qu'en dehors d'elle FLAUBERT nous le montre plein d'affection pour ses parents, généreux et pitoyable envers les malheureux.

Par la suite, nous voyons notre héros développer sa morbidité, en se livrant à toutes sortes de tueries d'animaux plus ou moinssanglantes; mais à part cette angoisse concomitante, qui est un caractère pathologique bien net, le contenu de son obsession ne diffère pas beaucoup d'une passion un peu exagérée, et maint chasseur, à tir ou à courre,maint « afficionado des Corridas deToros », parfaitement pondéré dans la vie habituelle, a ressenti des moments d'exaltation bien comparables à ceux de Julien. C'est qu'entre la passion, que RIBOT appelle « l'équivalent affectif de l'idée fixe », et l'obsession impulsive il n'y a peut-être qu'une différence de terrain.

Quoi qu'il en soit,FLAUBERT,dans son récit,nous a merveilleusement décrit cette transformation, dont le terme va être la véritale obsession morbide, celle qui, suivant PITRES et RÉGIS, diffère de la non morbide en ce qu'elle n'est plus justifiée par des causes déterminantes proportionnées.

C'est une hallucination, qui va être la cause immédiate de ce changement. Julien est à la chasse ; il se livre avec ardeur à sa passion favorite ; sous la poussée de ses succès cynégétiques, son exaltation va croissant ; le groupe d'idées qui la constitue prend sur ce terrain morbide une prédominance telle que, soudain,il semble échapper à la personnalité, et, entraînant avec lui tout un cortège d'i-

mages sensibles, il s'objective en une riche hallucination représentative (1). Nous avons observé chez les parents le même phénomène ; mais ici l'intensité en est plus forte, des images du moi participent à l'extériorisation, et donnent lieu à « l'autoscopie externe » du Dr Sollier : Julien se voit accomplissant des actes.

L'hallucination a ce caractère d'exagération et d'énormité si fréquent chez les dégénérés. C'est une vallée entière pleine des cadavres de ses victimes; leur haleine forme un brouillard

... et leurs corps avec leurs ramures emmêlées faisait un large monticule qui s'écroulait en se déplaçant.

Enfin il ne reste plus qu'un seul cerf avec sa biche et son faon :

... il était noir et monstrueux de taille, portant seize andouillers avec une barbe blanche.

Julien les tue tous les trois, et le cerf lui jette alors cette malédiction :

Maudit! Maudit! Maudit! un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère !

Et immédiatement :

Il fut stupéfait, puis accablé d'une fatigue soudaine; un dégoût, une tristesse immense l'envahit.

C'est la détente, la lassitude, qui suivent toute décharge d'un centre en état d'éréthisme,

L'appréhension de ce crime horrible, entrevu un instant dans son hallucination, va devenir le point de départ

(1) Flaubert dit dans sa correspondance avoir eu des hallucination et il ajoute : « Vous sentez que votre personnalité vous échappe ; on croît que l'on va mourir. »

de l'impulsion parricide, suivant cette genèse si bien décrite par le docteur P. Garnier :

« Dès ce moment, le doute en soi-même suscite la question incessamment renouvelée : Si j'allais tuer ! — Cet émoi, cette appréhension sont comme les amorces de l'obsession; cette interrogation inquiète est comme le premier temps du phénomène. Le choc moral a été comme le coup de plantoir qui enfonce la graine dans un terrain trop bien préparé pour qu'elle ne germe pas. La crainte, que l'on représente comme le commencement de la sagesse, est ici le commencement de la folie, toute part étant faite d'ailleurs à la prédisposition.

« L'obsédé, aux périodes de crises surtout, a la représentation mentale de l'acte criminel. Il en tressaille, il a le vertige, il se sent saisi par l'impulsion, toute idée appétitive du mouvement étant un appel pressant à l'exécution de ce mouvement, dont elle est le principe (1). »

Et Flaubert, que l'on trouve rarement en défaut quand il s'agit d'exactitude dans l'observation, nous peint admirablement ce doute angoissant de soi-même :

La prédiction l'obsédait; il se débattait contre elle : — Non ! non ! non ! je ne veux pas les tuer ! — Puis il songeait : — Si je le voulais pourtant ? — et il avait peur que le diable ne lui en inspirât l'envie.

C'est le lieu de nous reporter à la description d'une autre obsession, presque physiologique, formant la transition entre une simple idée homicide, que tout le monde peut avoir sans s'y arrêter, et l'obsession impulsive, qui aboutit à l'acte. Il s'agit de Frédéric Moreau, de *l'Edu-*

(1) Dr P. Garnier, Congrès d'anthropologie criminelle de Bruxelles.

cation sentimentale, un dégénéré aboulique, que nous étudierons dans la suite.

Nous sommes à l'époque des gardes nationaux, et Frédéric se trouve un soir dans le même poste que M. Arnoux, l'époux d'une femme qu'il adore, mais dont la fidélité au devoir veut rester inébranlable, malgré un grand amour pour Frédéric et malgré l'indignité du mari.

Arnoux dormait les deux bras ouverts, et comme son fusil était posé, la crosse en bas, un peu obliquement, la gueule du canon lui arrivait sous l'aisselle. Frédéric le remarqua et fut effrayé.

— Mais, non! j'ai tort, il n'a rien à craindre!... S'il mourait cependant!...

Et tout de suite des tableaux à n'en plus finir se déroulèrent. Il s'aperçut avec Elle, la nuit, dans une chaise de poste, puis au bord d'un fleuve un soir d'été, et sous le reflet d'une lampe chez eux dans leur maison. Il s'arrêtait même à des calculs de ménage, des dispositions domestiques, contemplant, palpant déjà son bonheur.

Et, pour le réaliser, il aurait fallu seulement que le chien du fusil se levât! on pouvait le pousser du bout de l'orteil; le coup partirait, ce serait un hasard, rien de plus!

Frédéric s'étendit sur cette idée comme un dramaturge qui compose. Tout à coup il lui sembla qu'elle n'était pas loin de se résoudre en action et qu'il allait y contribuer, qu'il en avait envie ; alors une grande peur le saisit. Au milieu de cette angoisse, il éprouvait un plaisir et s'y enfonçait de plus en plus, sentant avec effroi ses scrupules disparaître; dans la fureur de sa rêverie, le reste du monde s'effaçait, et il n'avait conscience de lui-même que par un intolérable serrement à la poitrine.

Cette description est longue, mais il est impossible d'y rien retrancher, tant elle est admirable de précision. On se demande, en la lisant, si l'auteur, pour être aussi vrai, n'a pas dû ressentir lui-même quelques-uns de ces symptômes d'un terrain prédisposé.

Ce qui fait différer cette obsession de la précédente,

c'est d'abord qu'elle est accidentelle ; c'est surtout qu'elle est motivée par l'immense amour de Frédéric, à la satisfaction duquel Arnoux est le seul obstacle ; — et ce qui l'en rapproche, c'est l'impuissance de l'inhibition, c'est la tendance à l'hallucination représentative, qu'on sent tout près de se produire, c'est le sentiment de satisfaction à mesure que l'idée semble se transformer en acte, c'est enfin l'angoisse continue qui forme le fond sur lequel se déroulent tous ces phénomènes psychiques, accompagnée de cette sensation de striction précordiale qui en est un des caractères importants.

Mais revenons à Julien. — Pour échapper à sa maladie, il ne trouve d'autre remède que la fuite. Il s'en va au hasard des aventures, guerroyant contre les uns et les autres, sans direction, sans autre but que celui d'échapper à son idée fixe. — Peut-être aussi faut-il voir là ce besoin de vagabondage, cette dromomanie, que, suivant Charcot, Meige, Bénédict, Morel, l'on trouve souvent chez les dégénérés.

Enfin, un jour, loin des lieux où s'est écoulée sa jeunesse, il épouse la fille d'un riche seigneur ; sa vie semble être redevenue calme ; il peut se croire guéri. Et tout cela est en somme parfaitement clinique, car le changement de milieu, l'action forcée, sont d'excellents moyens thérapeutiques.

Mais cette guérison n'est qu'apparente, et, dans le repos de l'existence conjugale, les groupes d'idées vont reprendre les mêmes valeurs relatives qu'autrefois, — et comme autrefois aussi, c'est la passion de la chasse, qui va se transformer en l'obsession de l'homicide paternel.

La future crise se fait prévoir par un état de mélancolie vague. Julien devient triste, rien ne peut le distraire, et quand sa femme

lui disait d'une voix timide : « Qu'avez-vous, cher seigneur ? » — il ne répondait pas ou éclatait en sanglots.

Ne sont-ce pas là les symptômes prémonitoires décrits par les auteurs ?

« Les prodromes, assez vagues, consistent en une tristesse, une inquiétude indéfinies ; les malades ont perdu leur énergie, leur courage ; ils éprouvent un sentiment d'impuissance, cessent leurs occupations ; ils ont comme le pressentiment d'un événement prochain. »

Bientôt en effet, ayant cédé un soir à sa passion de la chasse, Julien est en proie à une nouvelle hallucination. — Elle est caractérisée par un sentiment d'impuissance, une sorte de fatalité mauvaise attachée à ses actes. Ses flèches ne portent pas, sa lance se brise ; les animaux l'entourent, le narguent, son âme s'affaisse de honte, et, quand son hallucination cesse avec la nuit, sa fureur est à son comble.

La soif de carnage le reprenait ; les bêtes manquant, il aurait voulu massacrer les hommes.

Il semble avoir oublié la forme spéciale et extrême de son impulsion homicide ; une erreur va la lui rappeler.

Pendant son absence, ses parents, qui le cherchent depuis de longues années, sont arrivés à son manoir ; sa femme a cru devoir leur céder son lit ; c'était une façon d'honorer les gens, ayant cours à l'époque, comme nous l'apprend la « Vie des Saints » de Ribadeneira :

« C'était une femme bien élevée, et qui savait bien en quoi consistait le point d'honneur, car, encore qu'il y eût beaucoup de lits beaux et honnêtes dans d'autres chambres, où elle pouvait librement et honnêtement les accommoder, toutefois, pour un plus grand respect, elle leur céda le sien, leur témoignant par là l'affection qu'elle avait envers son mari. »

Ce fut la cause de l'erreur de Julien ; son impulsion prend momentanément le masque de la jalousie, qui sera l'appoint nécessaire pour faire passer l'obsédé à l'acte ; car, disent Pitres et Régis :

« Si l'obsession impulsive aboutit quelquefois au délit ou au crime, ce qu'il est impossible de nier, c'est seulement dans des cas déterminés, en particulier dans ceux où l'obsession n'est pas pure et où il s'y joint un autre facteur (1). »

Mais ce premier pas franchi, c'est bien en obsédé que Julien termine son crime, trépignant, écumant et hurlant, et entendant dans une hallucination suprême les râles de ses deux victimes se muer en ce bramement prophétique du grand cerf noir, qui avait déterminé jadis l'orientation de son état morbide.

La fin de sa vie n'est pas moins caractéristique. L'obsession du remords remplace l'obsession homicide ; Julien fuit les lieux qui lui rappellent son crime ; mais l'idée obsédante voyage avec lui et l'accompagnera partout.

Flaubert a peint admirablement cette existence de vagabond, qui devient peu à peu étranger à tout ce qui n'est pas son remords.

(1) Pitrés et Régis, Séméiologie des obsessions.

Dans le discours d'ouverture de son cours de 1906 à l'Institut médico-légal, le Professeur agrégé DUPRÉ a fait allusion a ce passage, comme exemple littéraire de fugue mélancolique, et a comparé Julien au *Caïn* de Victor Hugo (1).

Dans tout ce qu'il rencontre au hasard de sa fuite, le malheureux obsédé croit voir la justification de son sentiment d'être étranger à tout.

Il contemplait avec des élancements d'amour les poulains dans les herbages, les oiseaux dans leurs nids, les insectes sur les fleurs ; tous à son approche couraient plus loin, se cachaient effarés, s'envolaient bien vite.

Il a des illusions et des hallucinations oniriques :

Mais le vent apportait à son oreille comme des râles d'agonie ; les larmes de la rosée tombant par terre lui rappelaient d'autres gouttes d'un poids plus lourd. Le soleil, tous les soirs, étalait du sang dans les nuages, et chaque nuit, en rêve, son parricide recommençait.

La terminaison de sa vie dans une solitude absolue, possible encore à l'époque du récit, plus difficile de nos jours, est bien celle où doit se réfugier ce dégénéré obsédé, qui est avant tout un malade de l'attention et de la volonté, et qui est devenu incapable de toute relation avec les hommes.

Ce conte de FLAUBERT est, au point de vue psychiatrique, absolument complet, et à ce titre est peut-être unique dans la littérature. On y trouve l'observation d'un obsédé impulsif, avec son étiologie, l'origine de l'idée, son développement, son exécution et la terminaison de la

(1) On peut également le rapprocher de l'*Oreste* d'Euripide poursuivi par le remords après le meurtre de sa mère. Voir à ce sujet le discours de M. RÉGIS sur « la Folie dans l'art dramatique », au congrès de Grenoble en 1902.

maladie ; — et tout cela est décrit dans des termes qui « collent » si bien au sujet, suivant une expression chère à l'auteur, que le lecteur sent défiler en lui les états d'âme du malade.

Emile ZOLA, qui fut un élève et un ami de FLAUBERT, a tenté aussi dans un long roman, *la Bête humaine*, la peinture d'une obsession homicide, allant également jusqu'à l'accomplissement de l'acte. Plusieurs descriptions en sont excellentes. Là aussi, on voit le spectacle d'un assassinat être la cause occasionnelle qui va implanter l'idée obsédante dans un terrain prédisposé ; la forme presque hallucinatoire qu'elle prend dans les moments de crise est bien observée ; l'angoisse de la lutte est exacte.

Mais ailleurs on retrouve ce défaut habituel de l'auteur de trop se complaire dans son idée, de trop vouloir la développer, et d'arriver à des conclusions qui, n'étant plus observées, sont souvent inexactes. C'est ainsi que, remontant un peu à l'aveugle dans l'étiologie de l'obsession, il veut en voir la cause dans l'atavisme d'une lutte pour la possession entre le mâle et la femelle :

Et il sentait aussi, dans ses accès, une nécessité de bataille pour conquérir la femelle et la dompter, le besoin perverti de la jeter morte sur son dos, ainsi qu'une proie qu'on arrache aux autres à jamais.

Cette même pensée se retrouve à différentes reprises, et en particulier dans la scène du meurtre. Et au lieu de la détente, de la lassitude consécutives, bien plus vraies, il nous dit :

Il en éprouvait une surprise d'orgueil, un grandissement de sa souveraineté de mâle. La femme, il l'avait tuée, il la possédait

comme il désirait depuis longtemps la posséder, tout entière jusqu'à l'anéantir.

Ce n'est plus de l'observation : c'est de la fantaisie personnelle. C'est un défaut dans lequel Flaubert n'est jamais tombé, se contentant de grouper des faits et convaincu que l'exactitude de leur place et de leur importance relative suffirait pour en faire dégager spontanément la signification.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

De toutes les œuvres du demi-réaliste Flaubert, celle où il se livre avec la verve la plus effrénée à son goût pour le romantisme est la *Tentation de saint Antoine ;* elle fut, avec *Salammbô*, la revanche de cette nature profondément lyrique contre le terre-à-terre de ses romans de mœurs. Il la recommença trois fois à des époques différentes de sa vie, jamais content ou plutôt toujours content de ce qu'il avait fait, mais sentant bien que le public se rendrait difficilement compte de l'idée directrice et ne comprendrait pas son œuvre.

On peut appliquer à la *Tentation de saint Antoine* ce que Guy de Maupassant dit de *Bouvart et Pécuchet*.

« Les véritables personnages sont des systèmes et non pas des hommes. Les acteurs servent uniquement de porte-voix aux idées, qui, comme des êtres, se meuvent, se joignent, se combattent et se détruisent. »

Elle nous montre la faillite de l'intelligence humaine, s'élançant vers la solution des problèmes métaphysiques, sans s'étayer sur les bases solides de l'observation, comme *Bouvart et Pécuchet* voudrait nous faire croire à l'inanité et aux contradictions des sciences positives. — C'est un long exposé de tout ce que l'humanité ancienne a rêvé, de tout ce qu'elle a tenté pour s'élever au-dessus d'elle-même ; c'est une sorte de danse macabre, où défi-

lent, dans un décor de folie, tous ceux qui furent pour un jour des apôtres, et qui viennent agiter devant nous les loques de leurs splendeurs déchues.

On comprend combien cette foule doit être riche en malades de l'esprit, et tout ce qu'un psychiâtre attentif pourrait y découvrir. Il n'est pas dans le cadre de cette étude de le tenter : d'abord parce que cela en élargirait trop les limites, et aussi parce que les êtres qui s'agitent dans ces hallucinations sont plutôt des symboles que des réalités susceptibles d'observation. Nous nous contenterons donc de dire quelques mots de saint Antoine et de la forme particulière que prend dans son esprit cette revue rétrospective.

M. Emile Faguet, dans sa remarquable étude sur Flaubert, donne de cette forme une explication, en dehors de toute hypothèse morbide, et qui ne manque pas d'ingéniosité.

« Saint Antoine croit que tout est vain sauf Dieu, et que par conséquent rien dans le monde ne vaut ni qu'on s'en occupe, ni qu'on y coopère, ni qu'on le comprenne, ni qu'on le sache. Et comme cette conséquence est une monstrueuse erreur et supprime la nature même de l'homme, que l'homme ne peut pas supprimer, tout l'univers vient solliciter saint Antoine et le sommer de s'occuper de lui, ce qui veut dire que tous les penchants naturels et nécessaires, que saint Antoine a voulu déraciner en lui et a cru détruire, s'insurgent contre lui et le persécutent. — Et ainsi devant saint Antoine immobile, tout l'univers pourra défiler et se montrer sous les mille aspects de la volupté, de la puissance, de la pensée, du savoir, de l'imagination et du rêve. »

Cela ne revient-il pas à dire, à la forme près, que les auto-intoxications du surmenage, de l'inanition, de la continence sexuelle, irritent l'écorce au point que, sur ce terrain de dégénéré, les idées prédominantes, qui sont les idées mystiques et leurs sœurs de la sphère génitale, prennent une intensité telle qu'elles provoquent des hallucinations ?

Nous assistons d'abord à une période prodromique de la crise, constituée par du découragement, de la tristesse, quelques idées fixes, d'abandon en particulier :

— Autrefois je sentais comme une fontaine de miséricorde qui s'épanchait du haut du ciel dans mon cœur. Elle est tarie maintenant! — Pourquoi ?

— Certainement il n'y a personne dans une tristesse aussi profonde.

— On s'inquiète si peu de me donner des nouvelles! — Tous mes disciples m'ont quitté, Hilarion comme les autres! —

— Quelle solitude! — Quel ennui!

— Ah! misère de moi! — Est-ce que cela ne finira pas! Mais la mort vaudrait mieux! — Je n'en puis plus! assez! assez!

Nous voyons ensuite le délire se constituer peu à peu, en passant par toute une série de phénomènes de plus en plus accentués comme morbidité, et allant progressivement du simple au composé. Ce sont d'abord des illusions :

Sous les rafales du vent, des traînées de sable se lèvent comme de grands linceuls, puis retombent.

Les deux ombres dessinées derrière lui par les bras de la croix se projettent en avant. Elles font deux grandes cornes. Antoine s'écrie : Au secours! Mon Dieu!

La faim va produire un commencement d'hallucination simple visuelle, puis cénesthésique :

Ah! de la chair rouge!... Une grappe de raisin qu'on mord!... Du lait caillé qui tremble sur un plat!...

Mais qu'ai-je donc? Qu'ai-je donc?.. Je sens mon cœur grossir comme la mer, quand elle se gonfle avant l'orage!... Aucune femme n'est venue cependant!...

Puis ce sont de nouveau des illusions :

Le vent qui passe dans l'intervalle des roches fait des modulations; et dans leur sonorité confuse, il distingue des voix, comme si l'air parlait.

En même temps les objets se transforment. Au bord de la falaise le vieux palmier avec sa touffe de feuilles jaunes devient le torse d'une femme penchée sur l'abîme et dont les grands cheveux se balancent...

L'escabeau soutenant le gros livre, avec ses pages chargées de lettres noires, lui semble un arbuste couvert d'hirondelles.

Et après ces premiers phénomènes, qui sont bien des illusions, en voici d'autres qui tiennent le milieu entre l'illusion et l'hallucination, car, si c'est bien une forme réelle qui est le point de départ, l'aboutissant devient tellement différent que le qualificatif d'illusoire lui suffit à peine :

Tout à coup passent au milieu de l'air d'abord une flaque d'eau, ensuite une prostituée, le coin d'un temple, une figure de soldat, un char avec deux chevaux qui se cabrent. Ces images arrivent brusquement par secousses, comme des peintures écarlates sur de l'ébène.

Notons en passant cette vision de couleurs rouges, qui est très fréquente dans les descriptions de Flaubert, et qui constitue, pour certains auteurs, un symptôme comitial.

Antoine tombe épuisé sur sa natte, et, dans cet état moyen entre la veille et le sommeil, il est envahi par des hallucinations hypnagogiques:

(Sa natte) lui semble douce de plus en plus... Si bien qu'elle se rembourre, elle se hausse, elle devient un lit, une chaloupe; de l'eau clapote contre ses flancs...

C'est là une sensation cénesthésique très fréquente dans le rêve.

Mais il est brusquement tiré de son sommeil par la soif et la faim. Celles-ci vont être la cause de sa première hallucination vraie, une hallucination visuelle commune, comme il est habituel dans les délires d'inanition.

Une table est là couverte de toutes les choses bonnes à manger.

Et, cédant à son besoin d'exagération et d'énormité, Flaubert nous peint des monceaux de victuailles, un sanglier entier, fumant par tous ses pores.

Il se dit qu'il en a pour un an, pour dix ans, pour sa vie entière.

Et sous ses yeux écarquillés :

d'autres mets s'accumulent, formant une pyramide dont les angles s'écroulent.

Peu à peu Antoine entre davantage dans son délire; les hallucinations vont se compliquer, s'associer.

Quelques-unes d'entre elles ont une origine périphérique, sensorielle ou cénesthésique, bien indiquée. Ainsi celle de la reine de Saba, dont le caractère général est érotique, est amenée par une flagellation.

Il se flagelle avec furie.

— Tiens! tiens! tiens!... Pour toi! Encore... Mais voilà qu'un chatouillement me parcourt. Quel supplice! Quels délices! Ce sont comme des baisers — ma moelle se fond! Je meurs!...

Et il voit en face de lui trois cavaliers, etc...

Une autre fois, sa torche ayant allumé quelques brindilles de bois et roussi sa barbe, il va voir un bûcher sur

lequel on brûle un homme, le « gymnosophiste », et il sent en même temps l'odeur de la bouse de vache dont il est enduit.

Ailleurs, s'il voit apparaître les «Ophytes» et l'immense serpent python qui leur sert de Dieu, c'est parce que :

Il a aperçu le Nil, onduleux et clair, sous la blancheur de la lune, comme un grand serpent au milieu des sables, si bien que, l'hallucination le reprenant, il n'a pas quitté les « Ophytes. »

Voici encore la transformation progressive d'une illusion, qui va causer son hallucination. Sous l'action du vent qui souffle,

il voit passer au ras du sol des feuilles, des pierres, des coquilles, des branches d'arbre, de vagues représentations d'animaux, puis des espèces de nains hydropiques : ce sont des dieux.

Il serait tout à fait inutile de vouloir suivre saint Antoine pendant tout le développement de son délire hallucinatoire. Le contenu de la plupart de ces phénomènes en effet a peu d'intérêt pour le psychiâtre : ce sont de longues conversations, dont la forme est à peu près constante, et c'est cette forme seule que nous retiendrons.

Antoine discute avec un ou plusieurs adversaires, se défend contre leurs tentatives de le pousser au mal ; il est en somme un *persécuté religieux*, et si Flaubert n'a pas cru devoir nous le montrer en proie à la *possession démoniaque*, il nous le présente bien comme un *démonopathe externe*, ce qui, d'après Vallon et Marie, est le cas le plus fréquent chez les persécutés réligieux.

Ses hallucinations les plus ordinaires sont des hallucinations associées et antagonistes, les auditives représentant le côté attaque, les verbales motrices le côté défense;

et, dans certains cas même, Antoine se rend compte que les paroles entendues comme venant de l'adversaire ne sont que sa propre pensée répercutée au dehors, car nous lisons cette remarque, qui serait à sa place dans un traité de psychiâtrie :

Le Diable a parlé. Antoine n'est pas surpris de cette voix. Elle lui semble « *un écho de sa pensée* », une réponse de sa mémoire.

Les hallucinations érotiques sont fréquentes, le délire religieux étant toujours voisin du délire génital, et elles revêtent presque toutes des formes anormales.

Il y a quelques hallucinations purement visuelles, dans le début surtout, et elles ont ce caractère de tableaux changeants qui les a fait appeler *cinématographiques* par Régis, et qui appartient surtout aux délires toxiques.

Enfin il est intéressant, au point de vue du diagnostic, de noter dans certaines hallucinations quelques idées de grandeur, assez mal définies, comme celle-ci, par exemple :

J'ai vu naître la vie, j'ai vu le mouvement commencer... Je voudrais pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, être la matière.

On peut conclure de cette analyse succincte que le délire hallucinatoire de saint Antoine présente deux caractères différents : l'un relevant d'un phénomène épisodique, l'autre d'une tare chronique.

Antoine est d'abord un dégénéré mystique. C'est un persécuté religieux, mais à manifestations intermittentes, dont le délire ne se systématise pas, chez qui les idées de grandeur sont peu marquées.

C'est ensuite un auto-intoxiqué, et plusieurs de ses hallucinations ont bien les caractères de celles des délires

de surmenage et d'inanition. Si les manifestations à formes érotiques y sont fréquentes, il faut voir là non seulement l'effet de ces relations intimes, signalées souvent, entre le mysticisme et l'érotisme, mais aussi la conséquence d'une autre auto-intoxication, celle de l'abstinence.

En dehors de la *Tentation de Saint-Antoine*, Flaubert nous a laissé, dans *Salammbô*, une autre belle description d'hallucinations, dues exclusivement, celles-là, au délire d'inanition.

Il s'agit des mercenaires de Carthage, enfermés depuis plusieurs jours sans vivres dans le défilé de la Hache ; de même que dans les descriptions précédentes la progression est bien observée, depuis le simple éveil de souvenirs anciens jusqu'à la formation objective.

Ceux qui étaient nés dans les villes se rappelaient des rues toutes retentissantes, des tavernes, des théâtres, des bains et des boutiques de barbiers, où l'on raconte des histoires. — D'autres revoyaient Carthage au coucher du soleil... ; les voyageurs rêvaient à des citernes, les chasseurs à leurs forêts, les vétérans à des batailles. — Et dans la sommolence qui les engourdissait, leurs pensées se heurtaient avec l'emportement et la netteté des songes.

Des hallucinations les envahissaient tout à coup; ils cherchaient dans la montagne une porte pour s'enfuir et voulaient passer au travers.

D'autres, croyant naviguer par une tempête, commandaient la manœuvre du navire; ou bien ils se reculaient épouvantés, apercevant dans des nuages des bataillons puniques.

Il y en avait qui se figuraient être à un festin et ils chantaient...

Beaucoup, par une étrange manie, répétaient le même mot, ou faisaient continuellement le même geste (1).

(1) Flaubert, Salammbô.

On peut rapprocher cette dernière remarque de ce trait, noté dans une auto-observation sur le délire de la faim :

« Je m'obstinais à dire que c'étaient des choux; je jurais que c'étaient des choux. Je répétais plusieurs fois ce mensonge uniquement pour avoir le plaisir fou de faire un parjure (1). »

D'autres auto-observations, en particulier celles faites par les docteurs Savigny et Maire, sur *la Méduse* et sur *la Ville de Saint-Nazaire*, nous permettent de nous rendre compte de l'exactitude du récit de Flaubert, car ils signalent comme le sujet le plus fréquent de leurs hallucinations, la vision des objets et des lieux familiers, le défilé panoramique des endroits vus et des événements vécus antérieurement, la vision renouvelée du sauvetage et du salut ; cette exactitude s'explique d'ailleurs par ce fait, signalé plus haut, que l'écrivain avait puisé une partie de ses documents dans les souvenirs personnels du docteur Savigny.

(1) Knut Hamsum, la Faim,citation empruntée à la thèse du docteur Dumesnil.

UN CŒUR SIMPLE

M. Brunetière, qui s'est toujours montré sévère pour les romanciers naturalistes, dit n'avoir trouvé dans toute l'œuvre de Gustave Flaubert que trois pages dénotant chez leur auteur quelque signe d'émotion sincère. L'une se trouve dans *Un Cœur simple,* les deux autres dans *M*[me] *Bovary;* et dans les trois cas il s'agit de gestes, d'attitudes, de paroles, appartenant à des débiles mentaux. Cela n'a pas lieu de nous surprendre, car l'homme, qui s'est plu à nous montrer le néant de l'effort humain pour s'élever au-dessus de soi-même, aussi bien dans l'ordre des sentiments que dans celui des idées, ne devait sentir son ironie s'éteindre qu'en face de ceux qui n'ont jamais voulu cet effort, soit par insuffisance, soit par renoncement.

Dans l'histoire d'*Un Cœur simple,* il s'agit d'un de ces êtres sur qui, au premier abord, rien ne semble devoir attirer l'attention du psychiâtre. A l'inverse de ceux que nous étudierons dans *l'Education sentimentale* ou dans *M*[me] *Bovary,* ils se trouvent parfaitement adaptés au milieu dans lequel ils vivent : ce sont des débiles qui évoluent dans l'atmosphère même qui a contribué à leur débilité, comme des mollusques sur la roche où ils se sont incrustés.

Ils sont arrivés dans la vie avec un héritage intellectuel très pauvre ; ils acquièrent dans leur ambiance et par leur éducation un nombre restreint d'idées fort simples, et entre ces quelques idées, les relations ne s'établissent que péniblement et lentement, car l'effort de rapprochement et de comparaison, qui est comme le pionnier de ces voix de communication, manque d'énergie, à cause de la rareté des unités psychiques dynamogènes, d'où lui vient sa force. Sans qu'il faille y voir une hypothèse anatomique quelconque, on peut s'imaginer que le déficit de ces cerveaux est plutôt quantitatif que qualitatif, et ce qui confirme dans cette façon de se représenter leur insuffisance, c'est que la nature de ces débiles est généralement bonne, bien différents de ceux dont la mauvaise qualité psychique retentit dans le domaine moral par une floraison congénitale d'instincts mauvais.

Si les liens qui unissent les idées entre elles sont lents à se former, ils sont lents aussi à disparaître ; les groupements ainsi produits ont une fixité difficile à ébranler, et ces débiles sont des entêtés.

La loi qui devrait présider d'une façon logique au rapprochement des images, à leur situation relative, produit ici des effets forts inattendus, car ces images n'empruntent leur valeur qu'à l'intensité des sensations simples qui ont implanté leurs éléments dans l'intellect ; elles ne renferment rien d'autre que les formes les plus sensibles, et, comme le fait remarquer Chambard, les fonctions coordinatrices restent rudimentaires à l'égard des fonctions imaginatrices.

On peut soupçonner quelle pauvre personnalité résultera de la synthèse de ces matériaux. Dans un milieu unifor-

me, sans exigences créatrices, où l'apport personnel reste faible, cela pourra suffire; et l'adaptation sera d'autant plus parfaite qu'elle est facilitée par la résistance aux influences étrangères, et par ce fait que le langage, considéré simplement comme le mode de relation du moi avec le milieu, se rapproche davantage de celui des êtres d'ordre inférieur, vivants ou inanimés, qui remplissent son petit domaine d'évolution. Mais aussi les pires influences, tout aussi bien que les meilleures, pourront devenir prépondérantes, car leur admission est le fait du plus ou moins d'éclat de leurs formes sensibles, sans que nul tribunal ordonnateur ne base sur des motifs plus intellectuels le jugement qui doit leur assigner leur place hiérarchique.

La réaction motrice suit de près l'incitation, car l'arc réflexe ne comporte qu'un stage bien court dans les régions où devrait se faire l'apport positif ou négatif de la résultante des idées acquises, et cela lui donne quelquefois une fausse apparence d'énergie.

Il va être intéressant de noter dans la nouvelle de G. Flaubert des exemples de chacune de ces façons d'être de la débile mentale.

Si son hérédité nous est inconnue, nous trouvons parmi ses antécédents une grande passion malheureuse. Elle s'y est donnée sans réserves, car le calcul est une complexité, et elle souffre de sa déception, violemment, jusqu'à épuisement, car la consolation demande l'apport d'une réserve d'idées, qu'elle ne possède pas.

Elle se jeta par terre, poussa des cris, appela le bon Dieu, et gémit toute seule dans la campagne jusqu'au soleil levant.

Elle entre au service d'une dame Aubain, dans une atmosphère calme et homogène, qui semble choisie pour elle, et néanmoins l'adaptation est lente :

D'abord elle y vécut dans une sorte de tremblement que lui causaient le genre de la maison, et le souvenir de monsieur planant sur tout : Paul et Virginie, l'un âgé de sept ans, l'autre de quatre à peine, lui semblaient formés d'une matière précieuse.

En face de ce sentiment instinctif d'infériorité, chez cette débile, dont le développement s'est arrêté à une forme plus ou moins ancienne de l'évolution ontogénique, on ne peut s'empêcher de songer au même sentiment de classe chez les peuples, dans un stade, passé pour les uns, actuel encore pour les autres, de leur évolution sociale.

Voici maintenant d'après quelles bases d'appréciation Félicité classe les êtres qui l'entourent. De tous les habitués de la maison, celui qu'elle estime le plus, c'est

M. Bourais, ancien avoué. Sa cravate blanche et sa calvitie, le jabot de sa chemise, son ample redingote brune, sa façon de priser en arrondissant le bras, tout son individu lui produisait ce trouble où nous jette le spectacle des hommes extraordinaires.

C'est bien l'arrêt de toute critique à l'éclat apparent des formes sensibles.

Petit à petit l'adaptation va devenir parfaite, presque automatique. Félicité est bien *the right* « *wooman* » *in the right place*, et bientôt.

Tout le monde enviait à Mme Aubain sa servante.

Balzac nous a peint, dans *la Grande Nanon*, la servante du *Père Grandet*, un type tout à fait semblable à celui de Flaubert, et il nous dit en termes presque identiques :

« Toute la ville l'enviait à M. et Mme Grandet. »

C'est que ce désir des voisins, d'avoir une servante comme Félicité, n'est pas dû seulement à l'excellence de ses services, mais surtout peut-être au peu de prix qu'elle y attache. Car elle en ignore complètement la valeur, étant incapable de les isoler des circonstances ambiantes, pour les transporter mentalement à côté d'autres services analogues et faire une comparaison. Le groupe de faits, d'où résulte l'emploi de son activité journalière et leur rémunération, forme pour elle un bloc solide, dont chaque élément est la conséquence forcée de tous les autres. Ainsi, quand elle a sauvé, au risque de sa vie, ses maîtres menacés par un taureau furieux,

Félicité n'en tira aucun orgueil, ne se doutant même pas qu'elle eût rien fait d'héroïque.

Voici un autre trait qui nous montre la prépondérance exclusive des facultés imaginatrices et le classement de ses impressions d'après la seule intensité des sensations éprouvées. Elle conduit au catéchisme la fille de sa maîtresse. Ce qui la frappe, c'est

le Paradis, le déluge, la tour de Babel, des villes tout en flammes, des peuples qui mouraient, des idoles renversées, et elle garda de cet éblouissement le respect du Très-Haut et la crainte de sa colère.

Et encore :

Elle pleura en écoutant la Passion. Pourquoi l'avaient-ils crucifié, lui qui chérissait les enfants, nourrissait les foules, guérissait les aveugles et avait voulu, par douceur, naître au milieu des pauvres sur le fumier d'une étable ?..

« Impuissants à généraliser, dit Gilbert Ballet, les débiles s'attachent aux détails, aux minuties, aux considérations secondaires. En fait de religion, ils n'en aper-

çoivent que les petits côtés... La pompe extérieure seule du culte les intéresse; la divinité n'est pour eux qu'une image, la prière qu'une oraison (Dupain). »

Nous avons parlé plus haut de la rapidité de l'acte, qui pourrait donner l'illusion d'une résolution énergique, alors qu'elle est due à l'absence de toute discussion. Il faut bien distinguer en effet entre la valeur relative de l'intensité d'une impulsion et sa valeur absolue. L'acte d'un obsédé peut sembler énergique à cause de la faiblesse de l'apport inhibitoire, et il l'est si peu pourtant qu'un événement d'importance très minime, comme le fait de se lier les pouces avec un fil, suffit à l'empêcher.

Au contraire, l'action qui succède à une longue discussion peut sembler hésitante, si la somme des causalités positives est peu différente de celle des causalités négatives, et elle donnera d'autant mieux l'illusion de la liberté ; mais son énergie absolue peut être considérable, car elle est fonction du nombre des éléments qui ont pris part à la discussion.

Félicité semble agir avec une décision aussi grande que rapide. — Un soir, elle pense à son neveu, qui doit partir le lendemain pour un voyage en mer, alors sans rien dire à personne,

après le dîner de Madame, elle chaussa ses galoches et avala les quatre lieues qui séparent Pont-l'Evèque de Honfleur.

L'idée des difficultés du voyage n'existe pas.

Dans une autre occasion, au milieu de ce même trajet, qu'elle fait en voiture près de sa maîtresse pour aller voir Virginie mourante, elle se rappelle tout à coup avoir oublié de fermer une porte avant son départ. Sans pren-

dre le temps d'une réflexion, qu'elle n'eût pas obtenue, elle descend de voiture et retourne à pied à la maison.

De même plus tard, beaucoup plus âgée, devenue sourde et infirme, quand elle voudra faire empailler son perroquet, sa dernière affection, elle partira pour Honfleur à pied, subitement, la nuit, sans souci de sa vieillesse et d'un froid terrible, avec la force apparente d'une fugue d'obsédée.

Deux traits sont caractéristiques de la pénurie de ses acquisitions et du caractère purement imaginatif de ses quelques idées. Elle apprend que son neveu est à la Havane ; or chez elle l'idée de la Havane n'a qu'une seule association, c'est celle de cigares.

C'est un pays où l'on ne fait pas autre chose que de fumer, et Victor circulait parmi des nègres dans un nuage de tabac.

Elle demande à M. Bourais de lui montrer sur une carte où se trouve cette ville, et quand il eut satisfait son désir :

Elle se pencha sur la carte ; ce réseau de lignes coloriées fatiguait sa vue, sans rien lui apprendre, et Bourais l'invitant à dire ce qui l'embarrassait, elle le pria de lui montrer la maison où demeurait Victor.

Il n'a pas encore été question du côté affectif de ces débiles ; il se présente avec les mêmes caractères que le côté intellectuel, même puérilisme et naïveté, même illogisme des prédominances, même stabilité des affections acquises. Mais il y a une différence : l'affection étant une opération beaucoup moins élevée, beaucoup plus près de l'instinct, il y a souvent chez elles un besoin affectif, très violent même, tandis qu'il n'y a pas de besoin intellectuel.

Pour Félicité, ce besoin a pour objet d'abord ce pre-

mier amour malheureux, dont il a été parlé, puis Virginie, la fille de sa maîtresse, puis un neveu.

Et à propos de ce neveu, signalons une conséquence de la fausse valeur relative qu'elle donne aux sentiments comme aux idées. Elle vient d'apprendre sa mort ; ce fut pour elle un coup terrible, mais soudain

elle se rappela sa lessive ; l'ayant coulée la veille, il fallait aujourd'hui la rincer.

Et elle oublie momentanément sa douleur.

Bientôt, elle reste seule avec sa maîtresse. Le cadre de leurs existences se resserre ; les êtres qui le peuplaient disparaissent l'un après l'autre, et les quelques rares événements qui surviennent sont insuffisants pour l'élargir.

En 1825, deux vitriers badigeonnèrent le vestibule ; en 1826, une portion du toit tombant dans la cour faillit tuer un homme. L'été de 1828, ce fut à Madame d'offrir le pain bénit ; Bourais vers cette époque s'absenta mystérieusement.

En lisant ce merveilleux récit, on a l'impression de voir tout se fondre autour de ces deux femmes et en elles, dans une demi-teinte de grisaille, sur laquelle se détachent à peine quelques souvenirs naïvement retenus et quelques sentiments accrochés à ces souvenirs ; tout ce qui les différenciait s'efface, et tout ce qui demeure est commun à leurs deux personnalités ; il se forme entre leurs existences comme une symbiose, où va se développer une sorte de « débilité à deux » :

Les soupirs que poussait Mme Aubain, en tricotant près de la fenêtre, arrivaient à Félicité, qui tournait son rouet dans la cuisine.

Il n'y a bientôt plus ni maîtresse ni servante, et un

jour, quand elles ont ouvert « l'armoire aux souvenirs », comme pour y raviver, par un renouvellement de l'image correspondante, les quelques sentiments communs qui leur restent,

leurs yeux se fixèrent l'une sur l'autre, s'emplirent de larmes ; enfin, la maîtresse ouvrit les bras, la servante s'y jeta, et elles s'étreignirent, satisfaisant leur douleur dans un baiser qui les égalisait.

Le besoin d'affection de Félicité se trouve sans doute exalté par cette sorte d'élévation sociale... Nous la voyons offrir à boire à des soldats, soigner des cholériques, protéger des Polonais, enfin héberger dans sa cuisine un vieillard misérable et cancéreux, avec cette absence complète de critique et de précautions, qui mène souvent ses semblables à se faire exploiter ou même assassiner par leur protégé d'occasion.

Sa dernière affection est un perroquet, et les motifs qui la provoquent sont à retenir : ce perroquet venait d'Amérique, et c'était par là-bas que son neveu était mort ; elle avait beaucoup aimé ce neveu

et ce mot (Amérique) lui rappelait Victor.

Dès lors, le domaine des acquisitions nouvelles semble clos pour toujours. Félicité est devenue sourde.

Le petit cercle de ses idées se rétrécit encore, et le carillon des cloches, le mugissement des bœufs n'existaient plus. Tous les êtres fonctionnaient avec le silence des fantômes. Un seul bruit arrivait encore à ses oreilles, la voix du perroquet.

Et comme les sensations auditives ont, surtout pour les simples, quelque chose de moins positif, de moins localisé dans son origine, de plus mystérieux que les sensations visuelles ou autres, on comprend l'importance prise

par l'animal qui les résume toutes, puisqu'elle ne peut plus entendre que son cri.

A l'égard des quelques souvenirs, des quelques actes automatiques qui constituent maintenant toute sa vie psychique, « Loulou » va rayonner dans une suprématie incontestable, grâce à son origine exotique, à l'éclat de ses couleurs, à son apparence de langage où sommeillent sans doute des pensées inconnues. Il constitue pour la pauvre fille tout ce monde extérieur resté un mystère, tout ce qu'elle n'a pu toucher, tout ce que peut-être elle a rêvé un jour.

Lorsqu'il meurt, elle le fait empailler pour le garder près d'elle, et, dans la naïveté de ses motifs d'action, elle

demande conseil au pharmacien, qui avait toujours été bon pour le perroquet.

En faisant pénétrer le lecteur dans la modeste chambre de Félicité, c'est son cerveau même que FLAUBERT entr'-ouvre, et le décor qu'il peint est bien l'énumération des quelques idées dont celui-ci est encore meublé.

Des chapelets, des médailles, plusieurs bonnes Vierges ; un bénitier en noix de coco ; sur la commode couverte d'un drap comme un autel, la boîte en coquillages que lui avait donnée Victor, puis un arrosoir et un ballon, un cahier d'écriture, la géographie en estampes, une paire de bottines.

Le désordre même de cette nomenclature, les rapprochements illogiques ne sont pas indifférents.

Il y a encore le petit chapeau de peluche de Virginie, le portrait du comte d'Artois, et enfin, dominant le tout, planait le perroquet empaillé, devenu comme le souverain incontesté de ce petit royaume.

Chaque matin en s'éveillant, elle l'apercevait à la clarté de

l'aube et se reppelait alors les jours disparus, et d'insignifiantes actions jusqu'en leurs moindres détails, sans douleur, pleine de tranquillité.

Son idée devient le centre auquel aboutissent toutes les voies de communication cérébrales ; les autres ne sortent de leur latence qu'autant qu'elles lui empruntent de sa force psychique.

Félicité a placé près de son lit une image d'Epinal représentant le Saint-Esprit, remarqué sans doute parce qu'il a des ailes comme Loulou. Peu à peu elle va se fondre avec celle du perroquet ; c'est lui qui va devenir Dieu.

Et Félicité priait en regardant l'image, mais de temps à autre se tournait un peu vers l'oiseau.

Cette confusion se généralisant, elle voudra la voir partagée par d'autres ; elle voudra que Loulou soit reconnu Dieu par tous ; son dernier désir de moribonde sera qu'il figure près du Saint-Sacrement dans la procession de la Fête-Dieu.

Et quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque planant au-dessus de sa tête.

Félicité n'est pas la seule débile qui ait tenté le crayon de FLAUBERT. Il dut voir quelque part aussi ce *Justin* de *Mme Bovary*, qui gravite à l'ombre de l'héroïne, l'aimant ardemment et obscurément, mais avec le respect d'un être inférieur, et qui devient par sa bêtise la cause involontaire de sa mort ; — et surtout cette servante des « Comices » dont la société récompense les 54 ans de dévouement, en lui décernant une médaille. Le portrait en est admirable :

On vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme, de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements... La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées (ses mains), vieillies et durcies, qu'elles semblaient sales, quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire, et à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité.

C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse, et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait devant ces bourgeois ébahis ce demi-siècle de servitude...

Puis, quand elle eut sa médaille, elle la considéra. Alors un sourire de béatitude se répandit sur sa figure, et on l'entendait qui marmottait en s'en allant : — « Je la donnerai au curé de chez nous pour qu'il me dise des messes. »

Dans le théâtre d'Ibsen, si riche en types de dégénérés, la tante de *Tesman* dans *Hedda Gabler*, et surtout la femme de *Solness le Constructeur*, qui dans l'incendie de sa maison pleure la perte de ses neuf poupées, sont des débiles de la même espèce que Félicité. En dehors de leur pénurie intellectuelle, ce sont des êtres bons et francs ; on les rencontre à tous les étages sociaux, où leur entourage exploite ce qu'ils possèdent, chez les riches la fortune, leur travail chez les pauvres.

Le cloître en renferme un grand nombre, parce qu'il constitue un cadre tout à fait propre à favoriser la pénurie de cet état mental, par la diminution extrême du nombre des points de vue ; mais il est en même temps le meil-

leur des asiles pour ces déshérités, qui, soutenus dans leurs défaillances et à l'abri de toutes complications, y trouvent aussi le meilleur emploi de leurs aptitudes.

C'est une délicieuse brochette de débiles que *le Musée de béguines* de G. Rodenbach. Sœur *Marie des Anges* est en même temps une *scrupuleuse;* sœur *Edwige* a l'obsession de la mort ; — et sœur *Monique* nous montre bien la même mentalité que Félicité, quand, ayant brisé par mégarde l'enfant de cire destiné à la crèche de Noel, elle le remplace par l'enfant mort-né d'une de ses parentes.

J.-K. Huysmans, en découvrant la vie monacale des Trappistes, nous y montre « l'âme décortiquée, l'âme candide et toute nue du frère Siméon ».

Il ne sait probablement pas dans quel temps il vit, sous quelles latitudes il habite, s'il est en Amérique ou en France, car il n'a jamais lu un journal et les bruits du dehors ne parviennent pas jusqu'à lui...

Mais ce n'est là qu'une des faces de ce brave homme. Une autre, c'est l'amour de ses bêtes. — Quand une truie va mettre bas, il sollicite la permission de passer la nuit auprès d'elle; il l'accouche, la soigne comme son enfant, pleure lorsqu'on vend les gorets ou qu'on expédie ses cochons à l'abattoir.

Le dévouement aux bêtes est un caractère que l'on retrouve chez tous ces débiles non pervers, soit que leur mentalité se soit attardée plus près de l'ancêtre animal que de l'homme, soit qu'ils trouvent chez les animaux plus d'obéissance passive aux exigences de leurs besoins affectifs. — Nous avons vu l'amour de Félicité pour son perroquet; Zola nous en a bien montré une autre exemple chez une débile, *Désirée Mouret*, très heureusement décrite dans *la Conquête de Plassans* d'abord, ensuite et surtout dans *la Faute de l'abbé Mouret*.

En résumé, ces malades, qui font partie des « spinaux-cérébraux antérieurs » de Magnan, et qu'il ne faut pas confondre avec les « pseudo-débiles » de Chambart, ces « sauvages » de nos provinces arriérées, dont la pénurie intellectuelle est due seulement à l'absence de moyens d'instruction, sont surtout intéressants au point de vue social, car ils constituent la classe nombreuse des exploités bénévolents, et souvent réfractaires à toute intervention en leur faveur.

Ce ne sont pas des pervertis, loin de là ! et les classifications de Bourneville, Roques de Fursac et Blin les distinguent nettement des débiles moraux. — Ils ont besoin d'aimer et d'être aimés, car l'affection est une manifestation facile de l'activité psychique et est seule à leur portée, et peut-être aussi parce qu'ils ont le sentiment de leur insuffisance et éprouvent le besoin d'être soutenus. Ils sont confiants, car, ayant peu acquis de l'extérieur, ils ne peuvent tirer d'exemples que d'eux-mêmes et croient en conséquence que tous les hommes sont pareils à eux ; aussi sont-ils une proie facile pour qui les a soupçonnés en passant. En général, ils aiment leurs exploiteurs, comme l'a bien montré Balzac pour la *Grande Nanon*, la servante du *Père Grandet,* qui s'identifie tellement à l'avarice sordide de son maître que toute amélioration dans son existence matérielle devient pour elle une gêne et presque une souffrance.

Le devoir social est très difficile à leur égard, car ils ne deviennent dangereux pour les autres que si, dans l'ignorance de leur faiblesse, on leur confie des intérêts qu'ils sont incapables de diriger. Quant à eux-mêmes ils ne se sentent pas exploités, et ameuteraient volontiers la

foule contre l'ingérence de ceux qui voudraient les en convaincre. C'est dans des cas comme ceux-là que l'éducation du public est chose importante ; lui seul peut faire œuvre utile en connaissant bien ces insuffisants. Il serait dangereux en effet de vouloir toucher au milieu où ils se sont adaptés ; il ne faut pas oublier que leurs appétits sont restreints, et que vouloir détruire l'harmonie de cet entourage, dont ils ont péniblement épousé les formes même défectueuses, c'est les exposer à des chutes dangereuses en supprimant les étais qui calent leurs personnalités chancelantes.

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

Ce roman, que son auteur voulait d'abord appeler « les Fruits secs », est, de toutes les œuvres de Flaubert, une des plus intéressantes pour le psychologue et *à fortiori* pour le psychiâtre, ce psychologue scientifique. C'est en effet le tableau, un peu gris et touffu comme la réalité, de l'état mental d'une époque ; il n'a pas été composé, comme d'autres, pour nous faire assister au développement d'une ou de quelques individualités ; il a la prétention d'être la peinture d'un moment de l'évolution d'une classe sociale. Cette classe est la bourgeoisie, et ce moment est celui dont Musset a écrit :

« Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux, un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux, l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir, et entre ces deux mondes... quelque chose de semblable à l'océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique. »

Aussi ne faut-il pas s'attendre à trouver dans *l'Education sentimentale* l'évolution complète d'un type morbide, comme un saint Julien ou une Emma Bovary ; il faut y chercher et y trouver quelque chose comme une clinique spéciale, où défilent tous ceux qui furent atteints de ce « mal du siècle » dont le nom serait plutôt maladie de

l'adaptation ; ceux dont Régis caractérise les stigmates globaux les plus apparents par ces mots :

« Leur existence, sans cesse recommencée, n'est pour ainsi dire qu'une longue contradiction entre l'apparente richesse des moyens et la pauvreté des résultats. »

De ces types, le premier par ordre d'importance littéraire est *Frédéric Moreau ;* c'est aussi celui auquel s'applique le mieux la remarque du Professeur Régis. Venu en effet dans la vie avec « tout ce qu'il faut pour réussir », fortune, intelligence, beauté physique, ce héros du roman de Flaubert, après s'être agité quelques années durant, au hasard des événements, reconnaît un jour l'impuissance de ses efforts et conclut à leur inutilité.

« C'est merveille, dit M. Faguet, comme il fait le propos d'être philosophe sous l'influence d'un ami, journaliste à l'instigation d'un autre, homme politique sous l'impulsion des événements de 48 ; comme il prête à l'un, promet à l'autre, donne à celui-ci la somme qu'il a mise en réserve pour celui-là, et s'aperçoit seulement à 50 ans qu'il a vécu en zigzags et qu'il était né avec la vocation impérieuse de ne rien faire. »

Dans les causes d'un échec aussi complet, ce serait une grave erreur d'accorder une grande importance au concours plus ou moins favorable des circonstances extérieures. Une bonne utilisation de la vie ne dépend pas en effet des événements eux-mêmes, mais de notre faculté de nous y adapter continuellement. L'homme psychologiquement sain est celui qui, à chaque instant, répond aux sollicitations du monde extérieur par l'ensemble parfaitement synergique de tous ses éléments psychiques, et la satisfaction qui résulte de la conscience de cette har-

monie est d'autant plus complète que les éléments qui y ont pris part sont plus nombreux.

Si Frédéric Moreau n'atteint jamais à ce contentement de soi-même, il ne faut pas en voir la cause dans des circonstances indépendantes de lui, telles que son amour pour une femme qu'il ne peut posséder, — mais bien dans un état pathologique qui le rend incapable de faire partie de la symphonie des choses. Nous allons tâcher de montrer les différents symptômes qui, au cours du roman, trahissent cette impuissance.

Ce sont d'abord des phénomènes d' « aboulie ». Frédéric songe-t-il au bonheur de vivre près de Mme Arnoux, la femme qu'il aime, il pense de suite :

Mais il aurait fallu subvertir la destinée, et, incapable d'action, maudissant Dieu et s'accusant d'être lâche, il tournait dans son désir comme un prisonnier dans son cachot. Une angoisse permanente l'étouffait.

Cette angoisse, que Flaubert signale à plusieurs reprises, est une des signatures les plus fréquentes de la dégénérescence.

Souvent la transformation de l'idée en acte ne peut pas arriver jusqu'à l'accomplissement ; on a comme la sensation d'une onde, qui s'est épuisée près du but, sans pouvoir l'atteindre. Dans un moment de désespoir, il est pris par une idée de suicide ; mais elle n'aboutit pas :

Frédéric se pencha. Le parapet était un peu large, et ce fut par lassitude qu'il n'essaya pas de le franchir.

Ce qui est bien caractéristique, c'est que ce manque d'énergie ne se produit que pour l'acte présent, réel, et non pour l'acte futur ou passé, et représenté. Ainsi, toujours au sujet de sa passion,

il pensait à des choses monstrueuses, absurdes, telles que des surprises, la nuit, avec des narcotiques et des fausses clefs. Tout lui paraissait plus facile que d'affronter son dédain.

Les timides, qui sont aussi des déprimés, connaissent bien cette peur exclusive du réel, et, pendant cette angoisse qui les saisit au moment d'accomplir un acte en public, il leur semble souvent qu'ils retrouveraient toute leur assurance, si le public était différent, si les lieux n'étaient pas les mêmes, si telle autre circonstance, infime, mais actuelle, était modifiée.

Pour retrouver l'appoint d'énergie qui lui manque et vaincre son aboulie, Frédéric est obligé d'appeler à son secours des causes déterminantes adjuvantes. Il s'adressera au hasard :

Pour savoir s'il irait chez Mme Arnoux, il jeta par trois fois en l'air des pièces de monnaie.

Ou bien il comptera sur un événement imprévu :

Il resta là jusqu'à minuit sans savoir pourquoi, par lâcheté, par bêtise, dans l'espérance confuse d'un événement quelconque favorable à son amour.

Il cherchera aussi cet appoint dans le souvenir d'une situation analogue à la sienne, dans une sorte de justification par un précédent, d'où cette remarque si juste, dans un moment où il n'ose pas déclarer sa flamme :

Une invincible pudeur l'empêchait, et il ne pouvait se guider d'après aucun exemple, puisque celle-là différait des autres.

L'inaptitude à vivre la réalité ne se manifeste pas seulement dans son aboulie, mais aussi dans des opérations plus simples. Souvent le sentiment de la situation actuelle lui échappe ; le voici par exemple au milieu d'une émeute :

Frédéric ne bougeait pas, fasciné d'ailleurs et s'amusant extrêmement. Les blessés qui tombaient, les morts étendus n'avaient pas l'air de vrais blessés, de vrais morts. — Il lui semblait assister à un spectable.

Cette erreur de perception est le secret de bien des faux courages ; c'est le courage des faibles, c'est le sang-froid par ignorance du danger, que Tartarin a immortalisé dans ses ascensions alpestres.

De la même origine découle la désillusion de ses désirs enfin exaucés ; car il a pu jouir de ses rêves, qui étaient du domaine de la représentation, mais la jouissance du réel lui est interdite.

Frédéric se rappela les jours déjà loin, où il enviait l'inexprimable bonheur de se trouver dans une de ces voitures, à côté d'une de ces femmes. Il le possédait ce bonheur-là et n'en était pas plus joyeux...

Les joies qu'il s'était promises n'arrivaient pas.

Et quand il retrouve M[me] Arnoux après une longue séparation,

Frédéric s'était attendu à des spasmes de joie ; mais les passions s'étiolent quand on les dépayse... le calme de son cœur le stupéfiait.

A côté de sa passion demeurée platonique pour M[me] Arnoux, il a un autre amour, un amour plus immédiatement réalisable, pour une demi-mondaine, *Rosanette*. Or, chaque fois qu'il se trouve près d'une de ces femmes, c'est le désir de l'autre, de la non-présente, qui vient l'obséder.

Si M[me] Arnoux venait à l'effleurer du bout du doigt seulement, l'image de l'autre tout de suite se présentait à son désir, parce qu'il avait de ce côté-là une chance moins lointaine — et, dans la compagnie de Rosanette, quand il lui arrivait d'avoir le cœur ému, il se rappelait immédiatement son grand amour.

Alors,

lassé, plein de désirs contradictoires et ne sachant même plus ce qu'il voulait, il éprouvait une tristesse démesurée, une envie de mourir.

Cette tristesse n'est autre chose que le sentiment de son impuissance morbide : c'est une sensation cénesthésique, dont le point de départ est la fonction nerveuse.

A côté de ces grands symptômes de dépression psychique, Frédéric Moreau présente un certain nombre de ces phénomènes, que P. Janet a groupés sous le nom de stigmates psychasténiques. C'est d'abord la manie du présage.

Du nombre de pièces prises au hasard dans sa main, de la physionomie des passants, de la couleur des chevaux, il tirait des présages, et quand l'augure était contraire, il s'efforçait de n'y pas croire.

Cette non-conviction, quel que soit d'ailleurs le résultat, le différencie nettement de certains débiles, qui interrogent également le sort, mais pour croire fermement à sa décision et y conformer leurs actes.

Nous devons noter aussi une certaine tendance à la représentation hallucinatoire et à l'obsession.

Obligé un jour de se battre en duel, il se dit de suite :

Oui, je serai tué ! — et tout à coup il aperçut sa mère en robe noire.

Quand il apprend que Rosanette est enceinte de lui :

Sa rêverie devint tellement profonde qu'il eut une sorte d'hallucination. Il voyait là, sur le tapis, une petite fille ; elle ressemblait à Mme Arnoux et à lui-même... et il lui semblait entendre sa voix : Papa ! Papa !

En étudiant la maladie de saint Julien l'Hospitalier,

nous avons cité une longue obsession de Frédéric, avec ses symptômes caractéristiques.

Son amour même pour Mme Arnoux dépasse, par son exclusivisme, la limite d'une passion normale, pour devenir une véritable idée fixe ; on peut lui appliquer ce que dit P. Janet, à propos du caractère des psychasténiques.

« Le cœur joue chez eux un grand rôle, et ils ont de grandes amours, d'autant plus grandes que l'objet en est surtout imaginaire, et qu'ils ne se rendent nullement compte du caractère véritable de la personne, qu'ils transforment en un idéal (1). »

Notons en passant que ce même tableau s'appliquera plus tard à *Emma Bovary*, justifiant en partie cette remarque curieuse de M. Emile Faguet, que Frédéric Moreau est psychologiquement le fils de M. et de Mme Bovary (2).

Voici en quels termes Flaubert nous peint cette passion obsédante:

Il n'avait plus conscience du milieu, de l'espace, de rien... Il sentait monter du fond de lui-même quelque chcse d'intarissable, un afflux de tendresse qui l'énervait, comme le mouvement des ondes sous ses yeux.

Ne peut-on pas voir là une ébauche de ce sentiment d'étranger au moi, qui est un des caractères pathologiques de l'idée fixe?

La contemplation de cette femme l'énervait comme l'usage d'un

(1) P. Janet, Obsessions et psychasthénie.

(2) Ainsi que le fait observer M. de Gaultier dans son *Bovarysme*, on peut appliquer aux amours de Frédéric et d'Emma cette remarque de la Rochefoucauld, qu'ils n'aimeraient pas s'ils n'avaient pas entendu parler de l'amour.

parfum trop fort. Cela descendait dans les profondeurs de son tempérament, et devenait presque une manière générale de sentir, un mode nouveau d'exister.

L'envahissement de la conscience est tel que tout va se rattacher à cette idée; et nous voyons se constituer ce phénomène, appelé par P. Janet la « manie de la généralisation », dans lequel, par exemple, un de ses malades, dont un ami est mort dans un quartier Est de sa ville, voit successivement tout ce quartier désolé, puis toute la ville morte, puis tout l'Est de la France, complètement vide, ne contenant plus que de la terre et de l'herbe.

(Frédéric) regardait le long des boutiques les cachemires, les dentelles et les pendeloques de pierreries, en les imaginant drapées autour de ses reins... A l'éventaire des marchandes, les fleurs s'épanouissaient pour qu'elle les choisît en passant. Toutes les rues conduisaient vers sa maison, les voitures ne stationnaient sur les places que pour y mener plus vite; Paris se rapportait à sa personne, et la grande ville, avec toutes ses voies, bruissait comme un immense orchestre autour d'elle.

Ces psychasthéniques, qui sont incapables d'utiliser dans l'adaptation au réel leur énergie psychique, la dérivent en d'autres opérations d'un ordre inférieur, et il semble qu'il se produise une sorte de compensation entre la qualité et la quantité, qui donne à ces opérations substituées un caractère d'agitations abondantes. Dans le domaine des émotions, ce sont les angoisses, les phobies; dans celui des actes, ce sont des tics, des ruminations mentales, des besoins de mouvements violents ou d'un grand flux de paroles.

Frédéric a souvent de ces ruminations mentales, dont l'expression populaire « bâtir des châteaux en Espagne »

traduit une des formes. Il a aussi des crises de mouvements forcés.

Il vagabondait, roulant des feuilles jaunes sous ses pas, aspirant la brume, sautant des fossés ; à mesure que ses artères battaient plus fort, des désirs d'action furieuse l'emportaient ; il voulait se faire trappeur en Amérique, servir un pacha en Orient, s'embarquer comme matelot, et il exhalait sa mélancolie dans de longues lettres à Deslauriers.

Enfin, un des caractères de cet état de dépression psychique, qui semble bien montrer qu'il est d'ordre dynamique, c'est la possibilité momentanée de retour à l'état normal, sous l'influence de certains excitants. La nature de ces excitants est infiniment variée et souvent très personnelle. Les uns sont pharmaceutiques, comme l'alcool, auquel les timides ont souvent recours ; d'autres sont au contraire purement psychiques.

Ainsi Frédéric reçoit la nouvelle d'un héritage inattendu :

Dans un brusque épanouissement de santé, il fit des résolutions d'égoïsme,

c'est-à-dire qu'il se sentit la force de devenir pratique.

Le fait d'avoir été l'amant d'une femme du monde, mariée, le rehausse à ses propres yeux.

Rien d'impossible maintenant ; il se sentait capable de faire deux cents lieues à cheval, de travailler pendant plusieurs nuits sans fatigue ; son cœur débordait d'orgueil.

« Les malades, dit P. Janet, sentent vivement ces modifications favorables de tout leur état physique et moral, et des sentiments de joie infinie, d'espérance, de confiance en soi et d'affection pour les autres, viennent remplacer les sentiments d'incomplétude. »

Mais ces exaltations de la tension psychologique sont passagères, et l'état d'hypotension revient bientôt.

Notre héros, cinglé dans sa dignité par une brusque entrevue de honte, s'est ressaisi au moment où sa faiblesse indifférente allait lui laisser commettre une lâcheté.

Il éprouva d'abord un mouvement de joie et d'indépendance reconquises... puis il fut étonné de son action et une courbature infinie l'accabla.

Le stimulant que ces malades préfèrent, peut-être parce qu'il est le meilleur, celui dont l'action bienfaisante est le plus durable, c'est la présence de l'ami, d'un être à tension psychologique supérieure, dont ils ont éprouvé l'influence salutaire. Près de lui, ils se sentent plus forts, comme si les potentiels de leurs fluides nerveux se mettaient au même degré. En réalité, ces amis leurs suppriment l'angoisse de vouloir, de prendre une décision, conforme aux exigences actuelles, opération trop difficile pour eux. Aussi leur séparation est-elle une souffrance, analogue à celle de l'alcoolique ou du morphinomane, privé de son toxique habituel.

Cet ami de Frédéric Moreau s'appelle *Deslauriers*.

Comment veux-tu que je vive sans toi ?

lui écrit-il, et quand il l'a retrouvé :

Il éprouvait une sorte de rajeunissement, comme un homme qui, après un long séjour dans une chambre, est transporté au grand air.

La comparaison de ces deux amis nous montre combien est complexe cette opération psychologique, qui consiste à faire à chaque instant le mouvement le plus conforme

aux circonstances, — et combien elle suppose un équilibre parfait entre les différents éléments dont se compose l'acte volontaire. Deslauriers est loin d'être un aboulique comme Frédéric ; l'énergie de ses décisions est au contraire très grande, et néanmoins le résultat de son passage à travers la vie sociale indique, par ses résultats négatifs, une faculté d'adaptation tout aussi faible que chez son ami. Si l'on peut appliquer à Frédéric ce que dit Ribot des irrésolus :

« Dans cette somme d'états conscients et inconscients qui, à chaque instant, représentent les causes de la volition, la part du caractère individuel est un minimum, la part des circonstances extérieures un maximum. — Nous retombons dans cette forme inférieure de la volonté, qui consiste en un « laisser-faire. » (1)

On peut dire le contraire de Deslauriers, et trouver chez lui une autre forme, tout aussi défectueuse, de la volonté, où l'apport des contingences devient trop faible pour dévier d'une façon appréciable la direction de la résultante des tendances idéo-motrices acquises ou innées, qui constituent le caractère.

Il a sur les choses des idées toutes faites et irréductibles, qui lui viennent de l'hérédité, de l'éducation ; et il ne pourra plus les modifier, soit parce qu'il perçoit insuffisamment le réel et que la réaction psychomotrice consécutive est faible, soit parce que ces idées acquises sont productrices d'une telle tension, que les forces dues aux influences extérieures deviennent relativement négligeables.

Il s'imaginait le monde comme une création artificielle, fonctionnant en vertu de lois mathématiques.

(1) Ribot, Maladies de la volonté.

Et quand, à la fin du roman, les deux amis, renonçant à la vie active, où ils ont échoué, font leur examen de conscience, Deslauriers voit très juste en concluant :

J'ai péché par excès de rectitude, sans tenir compte de mille choses secondaires, plus fortes que tout. J'avais trop de logique et toi trop de sentiment.

Chez d'autres héros du roman, nous allons retrouver sous d'autres formes et pour d'autres causes cette même impossibilité de l'adaptation, cette insuffisance de la fonction du réel, suivant l'heureuse expression de P. Janet.

Pellerin est le type de l'artiste *raté*, qui, malgré une certaine facilité d'exécution, n'arrive pas à la confection d'une œuvre bonne. C'est à lui que s'applique cette description de Tardieu :

Il n'a pas assez d'étoffe en lui, de sensations puisées aux sources, de vitalité fécondante, pour revêtir de matière plastique ses spectres cérébraux (1).

Son imagination est pleine de théories sur le Beau, théories qu'il change d'ailleurs, à mesure qu'il se rend compte de son impuissance à leur donner la vie. Comment le pourrait-il, puisque ses idées sur l'Art ne correspondent à rien de réel, et sont aussi fausses que l'étaient celles de *Deslauriers* sur le monde ou que le seront celles de Mme *Bovary* sur l'amour? Il ne sait pas voir ce qui est vrai, ce qui est beau ; ce contact intellectuel avec la réalité est trop difficile pour lui.

Il s'entourait de tous les auxiliaires imaginables, dessins, plâtres, modèles, gravures, et il cherchait, se rongeait ; il accusait le temps, ses nerfs, son atelier, sortait dans la rue pour rencontrer l'inspiration.

(1) Tardieu, l'Ennui.

Aussi ne peut-il faire autre chose que copier servilement la nature, sans comprendre l'importance relative des détails, ce qui est une perception de la réalité aussi fausse, que, dans un autre ordre d'idées,le fait d'accorder la même valeur à tous les événements pour la direction de sa conduite.

Flaubert, dans son ironie un peu cruelle, le condamne à se faire photographe.

Avec Regimbart, nous nous écartons un peu des types précédents : c'est un alcoolique. On peut cependant le rattacher aux autres, soit en considérant son alcoolisme comme une conséquence de la dégénérescence mentale, soit, au contraire, en le présentant comme une cause probable de cet état chez ses descendants. L'emploi de son temps est une étiologie qui dispense de la recherche d'autres symptômes.

A 8 heures du matin, il descendait des hauteurs de Montmartre, pour prendre le vin blanc dans la rue N.-D.-des-Victoires. Son déjeuner le conduisait jusqu'à 3 heures. Il se dirigeait alors sur le passage des Panoramas pour prendre l'absinthe. Après la séance chez Arnoux, il entrait à l'Estaminet Bordelais pour prendre le vermouth. Puis, il dînait seul dans un petit café de la place Gaillon, où il voulait qu'on lui servît « des plats simples, des choses naturelles ». Enfin, il se transportait dans un autre billard, où il restait jusqu'au moment où, le gaz éteint et les volets fermés, le maître de l'établissement exténué le suppliait de sortir.

On ne peut nier l'intention évidente de l'auteur de nous montrer un éthylique, dont la dyspepsie commençante exige déjà quelques ménagements.

Ce qui est bien intéressant, c'est la réputation de pen-

seur et de philosophe, dont s'auréole cet homme qui court à la démence :

On aurait dit, à voir le sérieux de son visage, qu'il roulait le monde dans sa tête ! — Rien n'en sortait !

Et pourtant les gens disaient de lui :

Celui-là en sait long, allez! — C'est un homme fort !

Sa philosophie se borne à quelques phrases, à quelques représentations, stéréotypées dans son esprit, qu'il sert à tout propos ou hors de tout propos, et qui semblent d'autant plus profondes à son public qu'elles ont moins de rapport logique avec l'incitation provocatrice.

Pendant la Révolution de juillet, il n'avait que deux phrases : « Prenez garde, nous allons être débordés. » — Ou bien : « Mais sacrebleu ! on escamote la République. »

Il s'écria une fois, à propos d'un garçon qui le servait mal : — « Est-ce que nous n'avons pas assez des affronts de l'Etranger? »

Et dans une autre occasion :

Quand Frédéric lui demanda ce qu'il aurait fallu faire, il répondit en lui serrant le bras à le broyer : « Prendre le Rhin, je vous dis! Prendre le Rhin, fichtre. »

Et sa silhouette terminale est merveilleusement tracée dans ces quelques lignes, où il nous apparaît comme momifié, physiquement et intellectuellement, n'ayant plus que le vocabulaire nécessaire à la satisfaction de ses besoins :

C'était un petit café de la place de la Bastille, où il se tenait toute la journée dans le coin de droite au fond, ne bougeant pas plus que s'il avait fait partie de l'immeuble. Après avoir passé successivement par la demi-tasse, le grog, le bishof, le vin chaud et même l'eau rougie, il était revenu à la bière, et de demi-heure en demi-heure, laissait tomber ce mot : « Bock ! » ayant réduit son langage à l'indispensable.

Le mysticisme, dans ses formes non délirantes, trouve sa place dans cette galerie de dégénérés psychasthéniques ; et comme « la politique est devenue la religion des temps modernes (1) », ce sont des fanatiques politiques qui remplacent les fanatiques religieux d'autrefois. L'Education nous en offre deux exemples, mais bien différents l'un de l'autre par la suite de leur évolution.

Dussardier est un débile, c'est-à-dire que son cerveau est à peu près vierge d'inscriptions acquises, quand il est envahi par les idées creuses d'humanitarisme et d'égalité sociale, qu'il doit à ses lectures et à des influences épidémiques, et auxquelles le prédispose son tempérament mystique. Aussi ces idées ne trouveront-elles en lui aucun bloc solide, réfractaire à leur influence, et, seuls mobiles de ses actes, le mèneront jusqu'à leurs conséquences extrêmes ; il est le fanatique, le mystique agissant, et il se fera tuer sur les barricades pour le triomphe de ses idées.

Les théories, chères à *Sénécal*, sont les mêmes que celles de *Dussardier;* mais ici le terrain est bien différent. Il y a au fond de lui tout un caractère égoïste, hérité d'une ascendance de lutte pour la vie, qui reste sans influence tant qu'il est à l'âge où le psychisme, encore inférieur, est apte surtout aux conceptions de nature mystique, mais qui un jour au contraire guidera exclusivement ses actes sociaux, car il est incapable de faire une synthèse utile de ces deux groupes de tendances.

Homme de théorie, nous dit FLAUBERT, il ne considérait que les masses et se montrait impitoyable pour les individus.

(1) CULLERRE, Frontières de la folie.

Il y a en lui deux personnalités qui alternent sans se confondre, qui ne peuvent se fusionner entre elles et aux circonstances actuelles, pour constituer la personnalité unique et bonne, parfaitement adaptée au milieu. Une partie de sa vie appartient au révolutionnaire, et l'autre au sergent de ville, sous l'uniforme duquel FLAUBERT nous le présente en dernier lieu.

Un autre personnage du roman donne aussi cette impression de dédoublement, d'existence en deux parties, que nous avons essayé de rattacher à une impuissance de synthèse, indice de dégénérescence mentale. Il s'agit d'une demi-mondaine, Rosanette, dont la mère est alcoolique, et qui,malgré un fonds de vertus bourgeoises, dues à l'hérédité parternelle, est trop faible pour résister à la violence des événements, et aussi à son amour de mystique pour ce qui semble renfermer de l'inconnu. L'intérêt de sa vie, au demeurant assez banale, est dans la coexistence de deux personnalités, l'une pour les relations extérieures si l'on veut, l'autre pour les relations avec elle-même ou avec l'être rêvé qu'elle voudrait aimer.

Ces deux « moi » vivent côte à côte,se mélangeant le moins possible, n'ayant entre eux que les relations indispensables de voisinage, s'efforçant de s'ignorer l'un l'autre.

Elle adorait la vie de ménage, un petit intérieur paisible, était contente d'avoir un jour, disait : « Ces femmes-là » en parlant de ses pareilles, voulait être une dame du monde, s'en croyait une.

Elle cherche ses amants avec son moi « idéal »... puis, désillusionnée, se laisse aimer avec son moi « professionnel ». Quand elle croira avoir trouvé dans Frédéric l'ami rêvé, elle lui refusera longtemps ce geste de l'amour qu'elle a relégué dans son autre existence, et, à ses

questions étonnées, elle ne pourra que répondre évasivement :

— Tu sais bien que c'est impossible.
— Pourquoi ?
— Ah ! parce que...

Impossible en effet de composer tous ces éléments en un personnage unique et normal, jusqu'au jour où une crise, la maternité, vient agir comme un excitant de sa tension nerveuse, en provoquant une exaltation de sa vitalité (1), et permettre la synthèse dont elle avait été jusqu'alors incapable. FLAUBERT observe bien cette transformation, mais il la traite à tort avec une ironie cruelle, quand il dit :

Elle mentait à son rôle, car elle devenait sérieuse, et même, avant de se coucher, montrait toujours un peu de mélancolie, comme il y a des cyprès à la porte d'un cabaret.

Après cette rapide étude, qu'on pourrait facilement compléter avec d'autres personnages du roman, et d'où ressort une certaine analogie de leur état mental, consistant dans la diminution ou la perte de cette faculté d'adaptation au réel, que P. JANET a mise au sommet de sa hiérarchie des opérations psychologiques, on est amené à se dire que tous les symptômes signalés sont en somme d'une banalité désespérante, et que s'ils sont réellement morbides, tous les hommes ou presque tous sont des malades. Chaque fois, en effet, que nous sommes fatigués, que la cause de cette fatigue soit physique ou morale, il en résulte une dépression mentale, un abaissement de la tension nerveuse, qui provoque les mêmes phénomènes d'inaptitude, d'ennui, que nous venons de signaler.

(1) P. JANET, Obsessions et psychasténie.

Mais ici le phénomène sera passager, tandis qu'il est permanent chez les malades, traduisant un état général d'insuffisance, chez tous ceux qui ne sont peut-être pas encore des dégénérés, mais tout au moins des dégénérescents, suivant l'expression de Régis.

« Il est clair, dit Maudsley, que la grande affaire de la vie sera de s'adapter à son espèce. — Si un individu oublie de se mettre en rapport de sympathie conscient ou inconscient avec la nature environnante, il est sur la route, bien qu'il puisse ne pas aller jusqu'au bout, qui mène à la folie et au crime ; il peut être comparé à un élément morbide dans un organisme physiologique, lequel ne peut fonctionner avec les éléments environnants, est un étranger, et doit être éliminé ou rendu inoffensif par la séquestration (1). »

(1) Maudsley, Pathologie de l'esprit.

MADAME BOVARY

Il semble que l'on puisse considérer comme une bonne mesure de notre développement intellectuel la perfection plus ou moins grande, avec laquelle nous dégageons la nature intrinsèque d'une chose des formes sensibles sous lesquelles nous l'avons perçue ; en réalité, cette opération reste toujours très incomplète, et tout ce que nous pouvons faire, c'est de saisir l'importance relative des différents attributs, de distinguer ceux qui sont permanents de ceux qui sont accidentels, et d'en former une notion de plus en plus riche, dont le mot est l'étiquette. Peut-être est-il permis d'envisager, dans la suite de notre évolution, l'acquisition de nouveaux centres, où s'inscrira l'essence des objets ; ce n'est là qu'une hypothèse très vague, dont le seul but ici est, en indiquant un sens du mouvement de transformation progressive, de s'en servir pour juger du degré de perfection de notre intelligence.

C'est ainsi que l'idiot s'arrêtera, dans sa connaissance des choses, à de grossières ressemblances de couleur et de forme. Nous avons insisté, dans *Un Cœur simple,* sur cette faiblesse de perception chez une débile mentale, qui donne une importance relative tout à fait illogique aux différentes formes sensibles. C'est encore cet arrêt de la connaissance aux apparences les plus vivement ressenties, qui

est la particularité peut-être la plus évidente du caractère de Mme Bovary.

Quand on lit le roman si méticuleusement observé de cette si banale adultère, ce qui frappe tout d'abord, c'est de constater qu'il s'est formé dans son cerveau, dès le début, des associations si intimes, entre les situations probables de son existence future, les êtres qu'elle sera appelée à y rencontrer d'une part, et d'autre part certaines formes sous lesquelles elle les a entrevus, soit dans ses lectures, soit dans ses rêves, soit même dans la réalité, qu'elle devient incapable d'en faire la séparation, et que l'expérience même de la vie ne pourra les dissocier qu'au prix d'un véritable cataclysme mental.

En voici quelques exemples, qui montreront à la fois, et cette indissolubilité dans l'union entre une certaine forme sensible une fois admise, et l'objet qu'elle recouvre, et aussi la naïveté presque enfantine de plusieurs de ces images, dénotant la pauvreté du cerveau qui s'en contente.

Pour Emma, un mari ne saurait être autre chose qu'un homme

vêtu d'un habit de velours à longues basques, et qui porte des bottes molles, un chapeau pointu et des manchettes.

Il y avait loin de ce portrait à l'officier de santé Charles Bovary.

A propos de sa conception de l'amour:

Toutes les fièvres de la chair et les langueurs de la tendresse ne se séparaient donc pas du balcon des grands châteaux qui sont pleins de loisirs, d'un boudoir à stores de soie avec un tapis bien épais, des jardinières remplies, un lit monté sur une estrade, ni du scintillement des pierres précieuses et des aiguillettes de la livrée.

Le tableau suivant de la vie parisienne a la valeur d'une image d'Épinal ou d'un conte de Perrault. Elle fait du monde trois catégories. D'abord

le monde des ambassadeurs marchait sur des parquets luisants, dans des salons lambrissés de miroirs... Il y avait là des robes à queue, de grands mystères, des angoisses, dissimulées sous des sourires.

Venait ensuite la société des duchesses ; on y était pâle ; on se levait à quatre heures ; les femmes, pauvres anges, portaient des points d'Angleterre au bas de leur jupon, et les hommes, capacités méconnues sous des dehors futiles, crevaient leurs chevaux par partie de plaisir...

Enfin :

Dans les cabarets de restaurants, où l'on soupe après minuit, riait, à la clarté des bougies, la foule bigarrée des gens de lettres et des actrices...

Quant au reste du monde, il était perdu sans place précise, et comme n'existant pas.

Notons déjà dans cette citation, pour y revenir plus loin, une tournure d'esprit mystique, caractérisée par ce besoin de mettre sous les choses ce qui n'y est pas, de voir du mystère où il n'y en a pas, et de rendre vagues et flous les contours les mieux définis.

On peut déjà conclure que Mme Bovary est une débile ; une intelligence complètement développée, surtout quand elle a pu être fertilisée par une éducation reçue dans un des premiers couvents de Rouen, ne s'arrête pas à des tableaux aussi grossièrement imaginatifs ; les idées qui s'y forment s'enrichissent chaque jour d'aspects nouveaux, se rapprochant ainsi de plus en plus de la représentation entière de l'objet, de même qu'un polygone inscrit se rapproche toujours davantage de la circonférence, sans

jamais s'y confondre, à mesure que le nombre de ses côtés augmente. Mme Bovary est une débile, parce que son cerveau reste pauvre en images, et qu'elle les confond avec les objets eux-mêmes.

Elle était incapable de comprendre ce qu'elle n'éprouvait pas, comme de croire à tout ce qui ne se manifestait pas par des formes convenues.

La nature même des images, dont elle est la dupe, est un indice du peu de développement de sa mentalité. Dans la formation de nos idées, nous sommes frappés par certaines images plus que par d'autres ; nous en jouissons davantage, et cette sorte de préférence de notre esprit est ce qui différencie nos tendances individuelles. Mais toutes sont loin d'avoir la même valeur au point de vue de la perfection intellectuelle, et il est évident qu'on ne saurait à ce point de vue mettre sur le même pied le fait d'éprouver du plaisir à une émotion viscérale, et celui de sentir de la joie dans une action efficace sur la réalité sociale (1).

Or il est facile de voir que, dans toute la gamme des images dont est émue Mme Bovary, on ne trouve guère que deux notes : la note mystique et la note génitale ; et ce sont précisément là les deux sources d'émotions les plus faciles et partant les moins élevées. Ce sont celles qu'on trouve à l'origine de toutes les civilisations primitives ; en attendant l'âge physiologique des émotions génitales, ce sont les émotions mystiques des contes de leur nourrice que les enfants préfèrent ; et l'on pourrait presque suivre le développement des sociétés à la substitution, progres-

(1) J'emploie à dessein les termes extrêmes de la classification des phénomènes psychologiques de P. Janet (Obsessions et psychasténie).

sive et encore bien incomplète, aux tendances mystiques, des tendances dépendant des fonctions du réel.

Veut-on avoir la preuve de ce goût exclusif de Mme Bovary, au-dessus duquel elle restera incapable de s'élever?

Dans sa jeunesse d'abord :

Elle s'assoupit doucement à la langueur mystique qui s'exhale des parfums de l'autel, de la fraîcheur des bénitiers, et du rayonnement des cierges. — Au lieu de suivre sa messe, elle regardait dans son livre les vignettes pieuses bordées d'azur, et elle aimait la brebis malade, le Sacré-Cœur percé de flèches aiguës.

Et plus tard après le déboire de ses amours :

Elle entrevit, parmi les illusions de son espoir, un état de pureté flottant au-dessus de la terre, se confondant avec le ciel et où elle aspira d'être. Elle voulut devenir une Sainte.

Son mysticisme ne se traduit pas seulement dans cette religiosité creuse, à laquelle aucun acte vrai de transformation morale ne vient donner un corps, mais dans la forme de tout ses rêves, de toutes ses aspirations, de tous les actes de sa vie.

Quant à la tendance amoureuse, qualifiée un peu prosaïquement peut-être de génitale, ne faut-il pas en voir une première ébauche dans ces deux observations faites pendant sa jeunesse?

Quand elle allait à confesse, elle inventait de petits péchés, afin de rester là plus longtemps à genoux dans l'ombre, les mains jointes, le visage à la grille, sous le chuchotement du prêtre.

Et

Les comparaisons de fiancé, d'époux, d'amant céleste et de mariage éternel, qui reviennent dans les sermons, lui soulevaient au fond de l'âme des douceurs inattendues.

Mais la constatation de ces satisfactions émotionnelles,

que tout le monde a pu ressentir à certaines heures, ne nous montre l'infériorité mentale de Mme Bovary, que si nous savons d'ailleurs que ce sont les seules qu'elle puisse éprouver. Or jamais, sauf dans quelques cas exceptionnels et passagers de relèvement psychologique, nous ne la voyons exprimer un sentiment quelconque, autre que ceux exposés plus haut : c'est ainsi qu'elle n'a jamais aimé ni son mari, ni son enfant; nulle part même elle ne témoigne d'un goût artistique.

Il faudrait, pour que la pensée de Charles Bovary ou de sa fille ne lui soit pas indifférente, qu'il vînt s'y ajouter un élément étranger, de cette nature spéciale qui seule peut la toucher, tel qu'une aventure romanesque où ils se trouveraient entraînés, ou l'occasion d'un grand dévouement propice à des situations théâtrales :

Je déteste, dit-elle,les héros communs et les sentiments tempérés, comme il y en a dans la nature.

Dans le domaine de l'art, ses goûts, si l'on peut appeler ainsi de simples réactions émotionnelles, sont les suivants :

Habituée aux aspects calmes, elle se tournait au contraire vers les accidentés. Elle n'aimait la mer qu'à cause de ses tempêtes, et la verdure seulement lorsqu'elle était parsemée parmi les ruines. — Il fallait qu'elle pût retirer des choses une sorte de profit personnel, et elle rejetait comme inutile tout ce qui ne contribuait pas à la consommation immédiate de son cœur, étant de nature plus sentimentale qu'artiste, cherchant des émotions et non des paysages.

C'est bien,en somme, l'aveu que seules les opérations psychologiques faciles, comme les émotions, sont à sa portée ; et aussi que, comme les dégénérés de *l'Educa-*

tion sentimentale, elle semble fuir tout ce qui rappelle le présent, le réel.

Plus les choses étaient voisines, plus sa pensée s'en détournait.

Et ce qui complète l'analogie avec ce que nous avons dit de Frédéric Moreau, c'est qu'ici aussi nous assistons à des épisodes, où, sous l'influence de certains excitants, la tension psychologique semble s'élever jusqu'à la normale, et rendre Emma capable de s'intéresser à la réalité.

C'est ce qui arrive, quand elle s'aperçoit qu'elle est aimée par Léon.

Ses discours, ses manières, tout changea. On la vit prendre à cœur son ménage, retourner à l'Eglise régulièrement, et tenir sa servante avec plus de sévérité.

Au point même que le pharmacien Homais peut dire :

C'est une femme de grands moyens, qui ne serait pas déplacée dans une sous-préfecture.

C'est pour les mêmes raisons que, dans un moment de repentir, elle se reprend d'affection pour sa fille, pour son mari.

Elle se trouvait heureuse de se rafraîchir dans un sentiment nouveau, plus sain, meilleur, enfin d'éprouver quelque tendresse pour ce pauvre garçon qui la chérissait.

Et, c'est encore dans une période d'exaltation que Flaubert en fait ce portrait :

Jamais Mme Bovary ne fut aussi belle qu'à cette époque ; elle avait cette indéfinissable beauté, qui résulte de la joie, de l'enthousiasme, du succès, et qui n'est que l'harmonie du tempérament avec les circonstances.

En résumé nous connaissons suffisamment déjà l'hé-

roïne du chef-d'œuvre de Flaubert pour pouvoir dire qu'elle est une débile, incapable, dans sa connaissance du monde objectif, d'aller au delà des apparences qui l'ont fortement émotionnée, et qu'elle ne peut d'ailleurs être émotionnée que par ce qui satisfait ses tendances, d'ordre tout à fait inférieur, mystiques et érotiques.

Aussi toute son existence va-t-elle consister à rechercher la satisfaction de ces besoins émotionnels ; et, comme son inaptitude à jouir du réel l'empêchera toujours d'y trouver cette satisfaction, elle s'efforcera, par un travail d'auto-suggestion, de le déformer pour le faire entrer de force dans ces formes spéciales, qui seules peuvent l'émouvoir. A des individus tout à fait vulgaires, comme Léon ou Rodolphe, elle criera, en se bouchant les yeux et les oreilles :

Tu es mon roi, mon idole ! Tu es bon ! Tu es beau ! Tu es intelligent ! Tu es fort !

Et elle se suggestionnera assez pour les voir ainsi un instant. Elle tentera même l'expérience sur le plus commun des maris, au moment où l'espérance de quelque gloire, par la réussite de l'opération du pied bot, fournit comme un point de départ à ses rêves.

Mais, hélas ! tout cela est vain, parce que, à mesure que demain devient aujourd'hui, que l'idéal devient l'actuel, sa faculté d'en jouir se trouve impuissante ; et par là elle est bien la sœur de Frédéric Moreau, ou sa mère comme le désire M. Faguet.

Dans l'ordre des sentiments, la mentalité de Mme Bovary est caractérisée par l'égoïsme et l'orgueil, qui sont si voisins l'un de l'autre. Elle n'aime que les choses « dont elle peut

retirer un profit personnel », et ses amants ne sont que des symboles, au moyen desquels elle cherche à satisfaire ses besoins purement égoïstes.

Quant à son orgueil, il est facile à mettre en évidence dans beaucoup de ses actes; il en devient par moment le mobile principal et décisif.

Son premier amour pour Léon reste-t-il purement platonique, s'il faut peut-être en voir une cause dans la crainte de l'inconnu et dans une paresse d'action, il faut surtout l'attribuer à son orgneil.

La joie de se dire : je suis vertueuse, et de se regarder dans la glace en prenant des poses résignées, la consolait un peu du sacrifice qu'elle croyait faire.

Et encore pendant cette même période de fidélité physique.

Ce qui l'exaspérait, c'est que Charles n'avait pas l'air de se douter de son supplice. La conviction où il était de la rendre heureuse lui semblait une insulte imbécile, et sa sécurité là-dessus de l'ingratitude.

A quoi bon ce sacrifice, s'il reste ignoré? Plus tard, quand elle a constaté et regretté le vide de cette vertu de parade,

elle se repentait comme d'un crime de sa vertu passée, et ce qui en restait s'écroulait sous les coups furieux de son orgueil.

Le même sentiment apparaît pendant la phase mystico-religieuse, qui sépare ses deux tentatives de félicités amoureuses.

Lorsque le volume lui tombait des mains, elle se croyait prise par la plus fine mélancolie catholique, qu'une âme éthérée pût concevoir.

... Et dans l'orgueil de sa dévotion, Emma se comparait à ces

grandes dames d'autrefois, dont elle avait rêvé la gloire sur un portrait de La Vallière.

Dans un acte assez banal de la vie, en allant au théâtre, elle sourit involontairement de vanité, en voyant la foule qui se précipitait à droite par l'autre corridor, tandis qu'elle montait l'escalier des premières.

C'est son orgueil enfin qui, plus tard, va l'amener au suicide ; car elle peut encore se sauver ; elle a une autre solution que la mort à sa situation; c'est la solution que prendrait tout être sain ; c'est l'aveu de sa conduite à son mari, qui, dans sa bonté, dans son amour sincère, lui pardonnerait certainement. Mais c'est précisement ce pardon que son orgueil redoute, car le pardon semble descendre du plus haut au plus bas.

Oui, murmura-t-elle, en grinçant des dents, il me pardonnera, lui qui n'aurait pas assez d'un million à m'offrir pour que je l'excuse de m'avoir connue... Jamais! jamais !... Cette idée de la supériorité de Bovary l'exaspérait.

Sans avoir la prétention de tenter ici une pathogénie de l'égoïsme et de l'orgueil, on peut toutefois en voir une cause dans l'exaltation de la conscience du moi par rapport à la connaissance des objectivités. Or on a vu que chez Mme Bovary cette connaissance du monde objectif était très imparfaite. On l'a constaté dans les tableaux qu'elle se faisait de la vie; tout ce qui est incapable d'avoir une action sur elle, tout ce qui, comme l'a dit Flaubert, « ne contribue pas à la consommation immédiate de son cœur », reste pour elle dans la pénombre. Son mari, les gens qui l'entourent, font partie de cette réalité avec laquelle elle entre mal en contact, dont la perception lui arrive atténuée, et vis-à-vis de laquelle en conséquence

la sensation de son moi se trouve relativement exaltée (1).

Ce n'est pas tout. La rupture de l'équilibre normal entre les perceptions externes et internes, d'où peuvent naître les sentiments d'égoïsme et d'orgueil, peut se produire, non seulement par une « incomplétude » des premières, mais aussi par une exaltation des secondes ; et le sentiment cénesthésique pénible, qu'éveillera une névrose, peut en être la cause. Or M[me] Bovary paraît être une hystérique.

Sans pouvoir affirmer l'existence de la grande névrose, dans l'ignorance complète des stigmates qui la caractérisent, et tout en n'oubliant pas que l'hystérie est la maladie qui doit le plus à l'imagination des gens, on ne peut s'empêcher de trouver, dans le caractère d'Emma, bien des traits qui appartiennent à l'état mental de l'hystérique.

Absolument comme notre héroïne, celui-ci, quand il voit un tableau, veut ressembler aux personnages par l'attitude et le costume. — Il prend pour modèles les héros des romans qu'il a justement en mains.

Le besoin inconscient de mentir, sans utilité, est bien indiqué par FLAUBERT :

> Le mensonge devint chez elle un besoin, une manie, un plaisir, au point que si elle disait avoir passé hier par le côté droit d'une rue, il fallait croire qu'elle avait pris par le côté gauche (2).

La versatilité et la bizarrerie du caractère appartiennent aussi à l'hystérique :

(1) C'est pour cette raison sans doute, ainsi qu'on l'a observé, que les aveugles sont souvent des orgueilleux.

(2) Ce besoin du mensonge est aussi un symptôme de débilité, ainsi que l'a montré E. DUPRÉ dans son étude sur « la mythomanie ».

Elle devenait difficile, capricieuse. Elle se commandait des plats pour elle, n'y touchait point, un jour ne buvait que du lait, puis le lendemain des tasses de thé à la douzaine...

Il en était de ses lectures comme de ses tapisseries, qui, toutes commencées, encombraient son armoire.

Les paris ridicules, les paradoxes extraordinaires, relèvent du besoin de se faire remarquer.

Elle avait des accès, où on l'eût poussé facilement à faire des extravagances. Elle soutint un jour contre son mari qu'elle boirait bien un grand demi-verre d'eau-de-vie, et comme Charles eut la bêtise de l'en défier, elle avala l'eau-de-vie jusqu'au bout.

Elle se mettait à exprimer des opinions singulières, blâmant ce que l'on approuvait et approuvant des choses perverses ou immorales, qui faisaient ouvrir de grand yeux à son mari.

Elle était d'ailleurs d'une grande émotivité, car, dès sa jeunesse, sans qu'aucun effort en fût la cause,

on voyait sur ses épaules nues de petites gouttes de sueur.

On peut considérer peut-être le fait suivant comme une preuve d'anesthésie :

Tout en causant, elle se piquait les doigts qu'elle portait ensuite à sa bouche pour les sucer.

Des palpitations sont signalées à plusieurs reprises dans le cours du roman, et ne pourrait-on pas voir dans la description suivante celle d'une petite attaque, limitée aux phénomènes psychiques prodromiques :

En de certains jours, elle bavardait avec une abondance fébrile ; à ces exaltations succédaient tout à coup des torpeurs, où elle restait sans parler, sans bouger. Ce qui la ranimait alors, c'était de se répandre sur les bras un flacon d'eau de Cologne.

Enfin, une fois au moins, l'auteur nous signale une crise convulsive.

La façon dont elle meurt est bien d'une hystérique.

Une première fois déjà, elle avait ébauché une tentative de suicide, agissant alors en vertigineuse et en déprimée, qui ne va pas jusqu'à l'accomplissement de l'acte.

Elle était montée dans son grenier.

Pourquoi n'en pas finir? Qui la retenait donc? Elle était libre — et elle s'avança, elle regarda les pavés en disant : « Allons ! allons ! » — Le rayon lumineux, qui montait d'en bas directement, tirait vers l'abîme le poids de son corps. Il lui semblait que le sol de la place oscillant s'élevait le long des murs, et que le plancher s'inclinait vers le bout à la manière d'un vaisseau qui tangue. Le bleu du ciel l'envahissait, circulait dans sa tête creuse; elle n'avait qu'à céder, qu'à se laisser prendre.

On peut rapprocher cette scène d'une autre, un peu analogue, que nous avons citée plus haut chez un aboulique, Frédéric Moreau.

Au contraire, quand elle se tue, c'est bien en hystérique, brusquement, sans préparation, comme le dit Gilles de la Tourette:

« L'hystérique ne réfléchit pas ; pour une futilité, elle prend la résolution de se tuer, et aussitôt elle avale le poison qu'elle trouve sous sa main (1). »

Ce qui est bien hystérique aussi, ce sont les attitudes de ses derniers moments, trahissant jusqu'au bout le souci de tenir son rôle.

C'est d'abord le ton théâtral avec lequel elle dit à son mari, en lui tendant une lettre qu'elle vient d'écrire :

Tu la liras demain ; d'ici là, je t'en prie ne m'adresse pas une question... non, pas une !

Puis :

(1) Gilles de la Tourette, *in* Traité de médecine de Brouardel et Gilbert, t. X.

Ne pleure pas ; bientôt je ne te tourmenterai plus. Il le fallait, mon ami !

Ces paroles, qui pourraient être sublimes dans la beauté d'un sacrifice réel, noussembleraient bouffonnes de simulation et d'orgueil, si elles ne nous faisaient pitié, parce que nous savons qu'elle ne trompe les autres que parce qu'elle se trompe elle-même.

Pas un instant, nous ne trouvons en elle le sentiment vrai, celui du repentir sincère; et peu de descriptions sont aussi poignantes que celle de ce drame, qu'on sait n'être qu'une comédie d'hystérique, poussée jusqu'à la mort.

L'apparition du prêtre lui apporta

la volupté perdue de ses premiers élancements mystiques...

Puis, d'une voix distincte, elle demanda son miroir et elle resta penchée dessus quelque temps, jusqu'au moment où de grosses larmes lui découlèrent des yeux.

Elle vient de voir en effet la souffrance et la mort lui arracher brutalement le masque de son rôle, et ce violent rappel à la réalité provoque sa première émotion sincère.

On a souvent dit qu'avec une autre éducation Emma Bovary eût pu être une toute autre femme, et que seule la disproportion du milieu où elle est appelée à vivre, avec les aptitudes développées par son éducation, avait été la cause de ses déboires et de sa chute. C'est du moins ce que semble croire, entre autres, le distingué défenseur de G. FLAUBERT, *Me Sénart*.

Qu'est-ce que FLAUBERT a voulu peindre ? D'abord une éducation donnée à une femme au-dessus de la condition dans laquelle elle est née... ensuite ce mélange d'éléments disparates qui se produit ainsi dans l'intelligence de la femme, et puis quand vient

le mariage, comme le mariage ne se proportionne pas à l'éducation, mais aux conditions dans lesquelles la femme est née, l'auteur a expliqué tous les faits qui se passent dans la situation qui lui est faite.

Nous pouvons maintenant lui répondre que l'influence de l'éducation a pu être favorisante, mais qu'elle n'est nullement la cause première. Nous avons vu que Mme Bovary, en dehors d'une hystérie probable, surajoutée, était une dégénérée. L'éducation reçue a pu momentanément déformer sa vision du monde extérieur, et déterminer, d'accord avec ses tendances innées, le décor dans lequel elle rêve son existence ; mais c'est la tare mentale dont elle souffre qui l'empêche de réformer cette vision, à mesure que l'expérience lui en montre l'irréalité.

Elle n'est pas la victime « du contact de deux milieux sociaux qui ne peuvent s'entendre », comme le dit à tort Henrik Ibsen à propos d'*Hedda Gabler*, une bien proche parente de Mme Bovary ; mais bien une malade, qui ne peut, à moins de guérison, s'harmoniser au monde extérieur, réel, qu'il soit un milieu de petits bourgeois comme pour celle-ci, ou de professeurs comme pour celle-là.

La *Renée* du roman *la Curée* de Zola est de la même famille. Elle évolue bien dans la société riche et élégante, à laquelle la destinait son éducation, et pourtant, pas plus que les autres elle n'arrive à jouir de la réalité. Et la foule innombrable de ces femmes, qui alimentent la chronique de l'adultère, depuis la comédie jusqu'au drame, peut présenter d'autres tares psychologiques, telles que la débilité, l'hystérie, la folie morale, mais toutes doivent cette inaptitude à étreindre le réel, le présent, et à en extraire le bonheur, à cette insuffisance dynamique

du fluide psychique, qui est un des premiers effets de la dégénérescence mentale.

Si nul secours éclairé n'arrive à relever cette tension, elles ont de plus en plus le sentiment de leur impuissance, et pour fuir cette ambiance à laquelle elles souffrent de ne pouvoir s'adapter, elles sont condamnées, suivant leur tempérament ou les influences surajoutées, à chercher l'oubli dans la débauche ou dans les toxiques, à s'échapper dans le suicide comme Emma Bovary ou Hedda Gabler, enfin à tenter de rompre par le crime le cercle qui les étreint, solution qui diffère peu de la précédente, si l'on veut bien considérer avec Tarde que « le suicide est la forme subjective de l'homicide ».

Emma Bovary n'est pas seule intéressante dans le roman qui porte son nom.

Justin, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, est un débile, se rapprochant de ces « innocents » de village, que l'on trouve dans les romans de *George Sand*. Tous ses phénomènes psychologiques, qui ne dépassent guère l'ordre émotif, sont absorbés dans la contemplation d'un être, qui lui semble d'une nature bien supérieure. — Satellite ignoré, il gravite dans l'orbite d'un astre, et quel astre ! vit de son éclat et s'éteint quand il disparaît.

Charles Bovary est un débile aussi, de ceux dont l'intellect restreint, mais très sain, ne demande qu'à s'adapter à un milieu facile et homogène. Comme la servante d'*Un Cœur simple*, il eût pu, très heureux, suivre jusqu'au bout un chemin plat et régulier ; mais sa femme s'est chargée d'accidenter terriblement sa route ; il butte dans

tous les obstacles, et finit par tomber épuisé. Il serait sans intérêt s'il n'était le mari d'Emma, mais comme tel, il contribue à l'état mental de celle-ci ; s'il n'en est nullement la cause, il en est du moins un accident, qui en aggrave le pronostic ; car dans ce tableau raccourci, mais continu du monde extérieur, que chaque époux constitue pour l'autre. Charles ne peut montrer que des paysages vulgaires dans leur réalité, dont sa femme ne saurait jouir; il est pour elle la preuve permanente qu'elle restera toujours étrangère à la vie. Elle lui rend bien d'ailleurs le mal moral qu'elle en reçoit ; et c'est entre eux, par leur contact réciproque, une aggravation mutuelle de leur état, comme pour le ménage *Tesman*, dans le drame d'Ibsen, comme pour bien d'autres, par une sorte d'échange involontaire de mauvais procédés psychologiques.

Le pharmacien *Homais* est un frère de *Bouvart* et de *Pécuchet*. C'est un intoxiqué du progrès social. Il a beaucoup lu et beaucoup retenu, et toutes ces notions sont fixées dans son cerveau les unes à côté des autres, sans que leur ordre ait été réglé par une critique, dont il est incapable. Il s'est constitué ainsi un monde objectif, complètement organisé, dont il ne cherche pas à vérifier la réalité, soit qu'il ne le puisse pas, soit qu'il ne le veuille pas. Il aurait trop peur d'être obligé d'en modifier totalement l'admirable ordonnance, s'il s'avisait d'en contrôler l'exactitude. Aussi tout est-il réglé dans son cerveau d'une façon invariable; ses images sont étiquetées comme ses bocaux. Il sait que, pour telle demande du monde extérieur, la réponse est dans tel casier; ce n'est pas un cerveau actif qui combine à chaque instant les données ob-

jectives avec les facteurs subjectifs pour en tirer la solution actuellement la plus juste : c'est un clavier qui répond invariablement par la même note, quand on le touche au même endroit. Il est fort prétentieux et fort égoïste, comme tous ceux chez qui la perception du monde extérieur est imparfaite, et celle du moi hypertrophiée.

Tous les autres personnages rentrent dans la classe des moyens, des médiocres, de ceux qui forment les masses, sans qu'aucune particularité permette de les signaler au point de vue mental. Tout au plus peut-on dire un mot de *M. Binet*, qui passe sa vie à tourner des ronds de serviette et à les collectionner. C'est là une petite tare de dégénérescence, comme sa manie de l'exactitude, bien indiquée dans cette description :

Et M. Binet donc! A 6 heures, vous allez le voir entrer, car son pareil n'existe pas sur la terre pour l'exactitude. Il lui faut toujours sa place dans la petite salle! On le tuerait plutôt que de le faire dîner ailleurs !

Un écrivain contemporain, qui a publié de très fines études de critique philosophique, M. de Gaultier, a donné le nom de *Bovarysme* à la faculté de se concevoir autre que l'on est. Il la considère d'abord comme pathologique chez des êtres qui, comme Emma et comme d'autres héros de Flaubert, n'arrivent pas à réaliser cette fausse conception d'eux-mêmes ; puis il nous montre que, chez des individus normaux, cette conception, considérée alors comme réalisable, devient le principe actif de leur évolution.

« Se concevoir autre c'est vivre et progresser. »

Ce n'est pas le lieu de suivre ici M. de Gaultier dans ses habiles déductions. Nous retiendrons seulement le

portrait qu'il trace de Mme Bovary, et nous ne nous étonnerons pas de le trouver conforme à nos conclusions, car au fond le bovarysme pathologique n'est autre chose que l'impuissance à s'adapter à la réalité.

« Rien n'a d'action sur elle qui ne soit image, qui n'ait été préalablement déformé et transposé à son usage par un acte de son imagination. Que l'on suppose Mme Bovary transportée en réalité dans le milieu qu'on lui voit rêver, qu'au lieu d'être la fille du père Rouaut, elle soit issue de parents aristocrates et millionnaires..... et la voici toujours la même, prenant en aversion ces réalités voisines... ,rêvant de quelque vie cachée au fond d'une province et des joies simples d'une intimité heureuse. »

G. FLAUBERT

Après avoir étudié l'œuvre objective de Flaubert, au point de vue spécial de cette thèse, il nous reste à parler de son œuvre subjective, c'est-à-dire de sa correspondance, et du héros principal de cette œuvre, de lui-même.

Savoir si Flaubert fut un neurasthénique, un hystérique ou un épileptique, est un problème qui revient périodiquement à l'ordre du jour, et dont la solution la plus récente et la plus documentée a été donnée en faveur de l'hystéro-neurasthénie, par le docteur Dumesnil, dans sa thèse de 1905 (1). Il n'entre pas dans le sujet de cette étude, limitée aux seules manifestations mentales, de prendre partie dans la discussion. Comme nous l'avons déjà dit en parlant d'Emma Bovary, les syndrômes mentaux de ces grandes névroses, comme ceux de la dégénérescence, se confondent souvent, et il faut certains caractères bien nets, qu'on ne trouve pas toujours dans les cas légers, pour pouvoir affirmer que tel état mental appartient à tel substratum neuro-pathologique. Cette réserve faite, on peut pourtant, d'après une certaine allure particulière des manifestations psychiques, prononcer le nom d'une des névroses, sinon comme un diagnostic, du moins comme une probabilité.

Ce qui frappe avant tout le lecteur même le moins psy-

(1) Dumesnil, Flaubert.

chologue, en lisant les lettres de FLAUBERT, c'est le sentiment profond de découragement et d'ennui, qui y règne depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

« Muré en lui-même, visionnaire, s'irritant des difficultés de son art, toujours geignant, ayant rompu avec la vie variée, libre, attrayante, il fabriquait de l'ennui sans relâche (1). »

Il ne s'agit pas là d'une disposition mélancolique, venue tard après les déceptions d'une existence manquée, d'un rêve brisé, pas même de la tristesse profonde qui dut suivre l'apparition des premières crises nerveuses chez cet homme, que tous ses contemporains croyaient exubérant de santé, non, c'est dès sa jeunesse, à l'âge où l'intelligence commence à acquérir par elle-même, à douze ans, que nous lisons des lettres comme celle-ci :

Tu crois que je m'ennuie de ton absence; oui, tu ne te trompes point; et si je n'avais dans la tête, et au bout de ma plume, une Reine de France au XV[e] siècle, je serai totalement dégoûté de la vie, et il y aurait longtemps qu'une balle m'aurait délivré de cette plaisanterie bouffonne, qu'on appelle la Vie.

Et à seize ans :

Je suis arrivé maintenant à regarder ce monde comme un spectacle et à en rire. Tu sais que l'homme a ainsi parfois des moments étranges de lassitude; la vie est si pesante que ceux mêmes, pour qui le fardeau doit être le moins lourd, en sont souvent accablés. Je dissèque sans cesse, cela m'amuse; et quand enfin je découvre la corruption dans quelque chose que l'on croit pur, je lève la tête et je ris.

Ce ne sont pas là des citations péniblement triées dans une volumineuse correspondance, et ce sont les autres au

(1) TARDIEU, l'Ennui.

contraire, celles échappant à cette tournure d'esprit, qu'il est difficile de trouver.

Ce serait une erreur, croyons-nous, de chercher la cause de cette tristesse dans la passivité moutonnière du snob, toujours prêt à endosser la livrée de la mode, qui fut à cette époque-là celle de la mélancolie ; ce serait déjà une tare mentale, mais celle d'un simple débile, ce qui ne convient guère à Flaubert ; non, il faut reconnaître que cette tristesse, si elle fut un snobisme pour beaucoup, fut réelle et partant morbide chez quelques-uns, d'où elle descendit, par esprit d'imitation, dans la foule.

Sur ce fond général de découragement, éclate par moment, comme un feu d'artifice, un passage d'une gaîté exubérante, comme celui-ci :

Je veux une masse de facéties, de dévergondage, d'emportement, le tout pêle-mêle, en fouillis, sans ordre, en vrac, comme lorsque nous partons ensemble et que la conversation va, court, gambade, que la verve vient, que le rire éclate, que la joie nous saccade les épaules et qu'on roule au fond du cabriolet, comme en un jour de convulsive mémoire.

Ou encore cet essai de psychothérapie, à l'usage d'un ami mélancolique aussi probablement :

Remonte-toi le moral, N. de D., suis un régime sévère, fais des farces la nuit, casse les réverbères, dispute-toi avec les cochers de fiacre, fume raide, va dans les cafés, f... le camp sans payer, donne des renfoncements dans les chapeaux, rote au nez des gens, dissipe ta mélancolie et remercie la Providence.

Tout le reste de la lettre, qui est fort longue, est d'un lyrisme magnifique, entrecoupé de cris de désespoir comme celui-ci :

Que tout cela est vide et pitoyable!

A partir de ses premières crises nerveuses, qu'on fait remonter à l'âge de 22 ans, cet état d'oscillation mentale, avec prédominance dépressive, ne peut aller qu'en s'aggravant. Il écrit à Louis de Cormenin :

Connaissez-vous l'ennui... cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles et d'un être intelligent fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense. Ah! je vous plains si cette lèpre-là vous est connue. On s'en croit guéri parfois, mais un beau jour on se réveille, souffrant plus que jamais !

Il serait inutile de citer d'autres exemples. On retrouverait toujours cette continuité de la plainte, interrompue de temps à autre par une envolée de lyrisme, par un besoin de farce presque triviale, par un accès d'admiration entière, presque irraisonnée, pour certaines personnes, et d'autres accès de sarcasme ironique, non moins irraisonnés, vis-à-vis d'autres contemporains.

Il semble que Flaubert ait bien compris quelle était la véritable cause de cet état, quand il dit dans une de ses lettres, sans penser probablement que la phrase pouvait s'appliquer à lui-même :

La désillusion est le propre des faibles. Méfiez-vous des dégoûtés, ce sont des impuissants.

Il faut entendre là impuissance dans le sens de l'adaptation à la réalité, comme le dit P. Janet en parlant de ses psychasthéniques :

« Ils restent malheureux, parce qu'ils ne peuvent relever leur niveau mental jusqu'à obtenir la jouissance du présent, ce qui est le seul remède de l'ennui. »

En dehors de ce découragement continu, au milieu

duquel viennent éclater de temps à autre comme des décharges, dues sans doute à une accumulation lente et progressive de fluide nerveux, nous trouvons facilement d'autres preuves de cette impuissance à vivre le réel.

C'est d'abord le jugement que porte sur lui une femme, qui l'a connu depuis l'âge de 18 ans :

« Ce qui manquait à sa nature, c'était l'intérêt aux choses extérieures, aux choses utiles. »

Ce sont aussi les faits suivants, rapportés par Maxime du Camp.

Après avoir ardemment désiré faire un voyage en Orient, dès qu'il voit levées les difficultés qui s'y opposaient, il n'éprouve plus aucune joie.

« On eût dit qu'il y avait chez lui une détente subite d'aspiration, et que son projet n'avait plus de prix, du moment que l'exécution en devenait certaine. »

Un autre fait nous montre une véritable peur de l'action. Il s'agit du même voyage. Au moment de partir, Maxime du Camp trouve son ami, étendu tout de son long sur une peau d'ours noir.

« Je crus qu'il dormait ; un soupir me détrompa. — Jamais je ne vis une telle prostration ; sa haute taille et sa force colossale la rendaient extraordinaire. A mes questions il ne répondait que par des gémissements : — « Jamais je ne reverrai ma mère ; jamais je ne reverrai mon pays ; ce voyage est trop long ; ce voyage est trop lointain, c'est toute la destinée ! C'est folie ! Pourquoi partons-nous ? »

On sent dans cette scène la réaction d'une nature, dont le fond est plein d'indécision, de phobie diffuse, de scrupules.

Pendant ce même voyage, en descendant le Nil, Flaubert, ainsi qu'il le reconnaît dans sa correspondance, restait à peu près indifférent devant les plus beaux paysages, plongé dans la lecture de quelque œuvre littéraire, et jetant de temps à autre un vague coup d'œil sur le spectacle qui se déroulait devant lui. — Mais cela était suffisant pour le fixer dans sa mémoire; et plus tard, il le revivra, ou du moins le vivra pour la première fois, en donnera de splendides et enthousiastes descriptions dans ses lettres, et en aura, par le souvenir et la représentation; la jouissance rétrospective.

C'est encore du même ordre de phénomènes que découle cet aveu.

Une lecture m'émeut plus qu'un malheur réel.

Cette différence d'attitude devant le réel et devant le figuré, que nous avons déjà trouvée à plusieurs reprises dans cette étude, caractérise suffisamment cette insuffisance, qui oblige à renoncer à l'opération psychologique la plus difficile pour se contenter d'une autre plus facile. On aura certainement quelque peine, par suite de l'idée un peu superficielle qu'on s'en est fait, à admettre cette insuffisance chez un homme comme Flaubert. — Cela jure, semble-t-il, d'accoler ce qualificatif d'impuissance mentale à ce colosse, exubérant de santé, aux allures si franches et si entières, ce causeur à l'élocution si facile, chez qui la moindre incitation faisait éclore tout un monde d'idées et de souvenirs, qu'il extériorisait dans une langue d'une richesse incomparable.

C'est qu'on s'imagine mal ce qu'est la véritable force psychologique : loin d'avoir les allures d'une tourmente,

elle est calme, parce qu'elle est délibérée ; et si sa puissance absolue est grande, parce qu'elle est fonction du nombre des éléments qui y prennent part, sa puissance relative peut être faible, si les éléments, qui ont par rapport à l'acte résultant une valeur positive, équilibrent à peu près ceux qui ont une valeur négative. Il y a autre chose : à côté de sa quantité, cette force a peut-être une qualité ; c'est ce que l'on a nommé la tension psychologique, qui serait quelque chose comme le potentiel pour l'énergie électrique. On conçoit assez facilement que les opérations supérieures, comme l'action délibérée adaptée au réel, exigent un potentiel élevé, parce que, pour continuer une même comparaison, les conducteurs qu'il faut franchir offrent une très grande résistance, tandis qu'une tension beaucoup plus basse pourra suffire pour dérouler, en une conversation brillamment imagée, la cinématographie des souvenirs.

La plupart des critiques s'accordent d'ailleurs à refuser à Flaubert les qualités supérieures de l'esprit. Brunetière et Anatole France le qualifient d'inintelligent.

« Il y a là, dit Anatole France, de quoi humilier notre petite sagesse : cet homme, qui avait le secret des paroles infinies, n'était pas intelligent (1). »

M. Faguet dit :

« Il n'aime pas les hommes intelligents, les auteurs dont le mérite est d'avoir des idées. Il est limité de ce côté-là d'une manière incroyable (2). »

Et encore :

(1) Anatole France, Vie littéraire.
(2) Emile Faguet, les Grands écrivains français.

« Le domaine des idées lui est absolument fermé. »

Comme corollaire centripète de cette insuffisance de tension, qui lui rendait difficile les opérations les plus élevées, Flaubert était d'une sensibilité extrême. Il disait dans une lettre à sa nièce :

On souffre trop, surtout quand on est comme moi un véritable écorché : le moindre contact me déchire.

Cette sensibilité pouvait aller presque jusqu'à des troubles hallucinatoires, et il se plaint, en décrivant le suicide de Mme Bovary par l'arsenic, d'avoir eu un goût d'encre dans la bouche et de véritables nausées.

Quand Flaubert voulait écrire, il lui fallait un isolement presque complet, d'où cette habitude de travailler toujours dans le silence et la solitude de la nuit. Puis, comme il le raconte lui-même, il était long à se mettre en train ; mais, une fois la force d'inertie vaincue, il allait indéfiniment, comme le chameau qu'on ne peut plus arrêter. Tout cela est certainement, à un faible degré sans doute, de l'aboulie et de l'aprosexie, avec cette crainte que la moindre distraction, le moindre bruit, ne viennent détourner cette attention si péniblement concentrée sur son travail.

Il se promène de long en large dans sa chambre, tendant toutes ses forces à river sa pensée à la tâche entreprise, à l'empêcher de vagabonder en des escapades plus faciles. Ce n'est plus le brillant causeur de salon, qui dépense son esprit au gré de ses rêves, c'est un homme qui peine terriblement pour s'asservir au présent, au réel, représenté actuellement par son œuvre. Aussi avec

quelle joie, avec quel soulagement, va-t-il tout à l'heure dériver sa force psychique, se haussant si péniblement vers le réel, dans la détente facile de ce qu'il appelle « le gueuloir », et qui consiste à hurler, pour voir si elle est bonne, la page qu'il vient d'écrire. On entendait alors les éclats de sa voix jusque sur les bateaux passant au milieu de la Seine.

Un autre symptôme psychasténique est ce phénomène de généralisation, qui tient de près à l'idée fixe, et que nous avons eu l'occasion de signaler chez Frédéric Moreau. Pour Flaubert, la littérature est tout; en dehors d'elle, rien ne compte, au point qu'on peut lui appliquer ce que Max NORDAU dit du dégénéré égotiste.

« Ecrit-il en prose ou en vers : il est convaincu que l'humanité n'a pas d'autres soucis, ou du moins de soucis plus sérieux, que les vers et les livres... L'honnête savetier, qui ressemelle une vieille botte, se livre sûrement de corps et d'âme à son travail, mais il admet qu'il y a pour l'humanité des choses plus intéressantes et plus importantes encore que la réparation des chaussures endommagées. L'égotiste, par contre, s'il est écrivain, n'hésite pas à déclarer comme Stéphane MALLARMÉ : « Le monde est fait pour aboutir à un bon livre (1). »

FLAUBERT disait devant les ruines des Tuileries, en 1871 :

Et cela ne serait pas arrivé si l'on avait compris *l'Education sentimentale.*

On lit dans une de ses lettres en 1877 :

(1) Max NORDAU, Dégénérescence.

La guerre de 1870 a tué *l'Education sentimentale*, et voilà un coup d'état inférieur qui paralyse *les Trois Contes*. — C'est pousser loin la haine de la littérature.

Et dans une autre :

Ils ne savent qu'imaginer pour me tourmenter ; ils ne seront vraiment heureux que lorsqu'il n'y aura plus ni écrivains, ni dramaturges, ni livres, ni théâtres.

A côté de ces grands traits du caractère de FLAUBERT, d'autres moins généraux, plus épisodiques, nous permettront peut-être de voir sur ce fonds général de dépression, l'intervention de sa névrose.

Ce sont d'abord ces brusques accès de gaieté débordante, qui semblent éclater comme la décharge d'une bouteille de Leyde, et des colères terribles survenant de temps en temps pour ces causes futiles (1).

Il faut aussi noter le besoin des mots orduriers, dont abonde sa correspondance, auxquels il ajoute certains néologismes et certains mots, qui deviennent des néologismes par la façon dont il les écrit, et dans lesquels il semble concentrer des masses d'énergie au point de les en faire éclater ; tels sont les termes de « *casse-péter* », d' « *énâurme* ».

Il a une tendresse toute particulière pour les rapprochements grotesques, inattendus. Il y a peut-être là quelque chose d'analogue à cet amour des contrastes, dont RÉGIS dit :

« Il est facile de se rendre compte que cette tendance au contraste a sa source dans une particularité curieuse du phénomène de l'association des idées, qui, chez les

(1) Il reste bien entendu que nous signalons ici seulement les symptômes mentaux.

sujets à automatisme cérébral prédominant, fait surgir juste l'image ou la pensée, opposée à l'image ou à la pensée cherchée. »

Nous en trouvons plusieurs exemples dans le roman de Mme Bovary.

Son mari, heureux bénéficiaire de charmes qui ne lui semblaient guère destinés, s'en allait, chaque matin,

ruminant son bonheur, comme ceux qui mâchent encore après dîner le goût des truffes qu'ils digèrent.

Le même docteur Bovary est atteint d'un grand désespoir, quand il croit sa femme dangereusement malade.

Charles s'alla réfugier dans son cabinet, et il pleura les deux coudes sur la table, assis dans son fauteuil de bureau, sous la tête phrénologique.

En parlant d'Emma, au cours d'une des périodes mystico-religieuses de ses aventures :

Son langage à propos de tout était plein d'expressions idéales. Elle disait à son enfant: « Ta colique est-elle passée, mon ange? »

Pour terminer les particularités par où se signale le caractère de Flaubert, disons qu'il était très entêté, aimant les farces un peu lourdes, qu'il prolongeait indéfiniment jusqu'à lasser les mieux disposés, qu'il était bon et confiant jusqu'à la naïveté, mais très vindicatif à l'égard de ceux qu'il n'aimait pas, et constant dans ses haines aussi bien que dans ses affections.

Peut-on, de l'ensemble de ces symptômes un peu vagues, tirer une conclusion sur l'état mental du grand écrivain?

Il semble bien d'abord qu'on puisse reconnaître en lui ces phénomènes de dégénérescence, signalés à plusieurs reprises dans ses héros, et qui se résument dans l'im-

possibilité de jouir de la réalité, par l'impuissance à s'y adapter ; c'est ce qu'il décrit lui-même dans les lignes suivantes :

Si tu savais tous ces invisibles filets d'inaction qui entourent mon corps, et tous les brouillards qui me flottent dans la cervelle ! J'éprouve souvent une fatigue à périr d'ennui, lorsqu'il me faut faire n'importe quoi, et c'est à travers de grands efforts que je finis par saisir l'idée la plus nette. Ma jeunesse a trempé dans je ne sais quel opium d'embêtement pour le reste de mes jours. J'ai la vie en haine ; ce mot est parti, qu'il reste ! — Oui la vie et tout ce qui me rappelle qu'il faut la subir. — C'est un supplice de manger, de m'habiller, d'être debout. — J'ai traîné cela partout, en tout, à travers tout, au collège, à Paris, à Rouen, sur le Nil, dans notre voyage.

Si l'on ajoute à cela sa très grande émotivité, une timidité qui fut longtemps pour lui une gêne, l'obsession de certains mots, de certaines individualités, de certaines idées, comme la haine du « Bourgeois » et la passion exclusive de l'Art littéraire, quelques manies dans sa vie privée, son besoin de la solitude, une tendance à des hallucinations mal définies dont il parle dans ses lettres, enfin des tics, et ces besoins d'ambulation dans sa chambre, en hurlant les lignes qu'il vient d'écrire, on trouve réunis un certain nombre de ces symptômes, fréquents dans les états de dépression mentale, que P. Janet à décrits sous le nom de stigmates psychasténiques.

Sachant en second lieu qu'il souffrit de nombreuses crises convulsives, on peut se demander à laquelle des névroses comportant ce grave symptôme appartient son état mental. Ici la réponse est difficile, car d'un côté l'étude très consciencieusement faite par le docteur Dumesnil,

et s'appuyant sur les documents pathologiques autrement importants que des syndromes mentaux assez vagues, conclut en faveur de l'hystéro-neurasthénie ; tandis qu'il semble bien que le caractère exposé ci-dessus, auquel il faut ajouter des accès de gaieté débordante, des colères violentes, l'amour du ridicule, du grotesque, l'entêtement dans la farce, la coprolalie, la grande bonté etl 'horreur du mensonge, et d'une façon générale le caractère explosif de ses manifestations psychiques, appartiennent plutôt à un épileptique qu'à un hystérique.

On peut, plus utilement peut-être, chercher dans l'état mental de Flaubert la raison de cette bizarre contradiction de toute son existence, bien signalée dans la lettre suivante :

« Ainsi, lui qui ne pouvait souffrir les caractères tout faits, les clichés, les épithètes conventionnelles, ne tarit pas de compliments au sujet des médiocres et si justement oubliés romans de Louise Collet. Il reconnaît que les bourgeois le dégoûtent à vomir et il choisit, comme premier sujet de roman, l'histoire bourgeoise s'il en fut d'une petite provinciale qui trompe son mari. Il regarde Néron comme le point culminant du monde ancien, et il choisit comme thème de prédilection Bouvart et Pécuchet ».

Rien de plus étonnant, en effet, que de voir le même homme, qui s'épandait avec une réelle jouissance dans le lyrisme exalté de la Tentation de saint Antoine, s'astreindre au dur cisellement de ces bas-reliefs fouillés, dont se composent ses romans de mœurs.

Le Dr Dumesnil, dans sa thèse, en trouve la raison dans une double tendance héréditaire, provenant de ses ascendants maternels pour le côté romanesque, de son

père pour la méthode scientifique, et à cette double hérédité, il ajoute l'influence actuelle, d'une part d'une époque de romantisme outré, de l'autre du milieu médical dans lequel il fut élevé : ce sont certainement là les causes premières de la contradiction, mais il est intéressant de voir comment elles ont agi sur son œuvre, par l'intermédiaire de son état mental.

On a dit plus haut que Flaubert était un imaginatif plutôt qu'un intellectuel ; son magasin psychique renferme beaucoup plus de représentations sensorielles que d'idées raisonnées. Quand il en ouvre les portes toutes grandes, comme dans la Tentation de saint Antoine, le lecteur peut voir combien il est riche en images superbes, fortement colorées, en visions magnifiques; et cette exclusivité de ses ressources acquises tient, comme pour Mme Bovary, à une infériorité de la perception, d'où résulte qu'il s'assimile surtout ce qui est capable pour lui d'une grande intensité émotionnelle, comme le merveilleux, le grandiose, le superbe, et laisse de côté, autant que possible, l'ordinaire, le commun, le vulgaire.

Si l'on appliquait à la connaissance de Flaubert le conseil que donnait Stendhal :

« La première question à se poser sur un auteur est celle-ci : Quelles images ressuscitent dans la chambre noire de son cerveau, quand il ferme les yeux ? — C'est l'élément premier de tout son talent. C'est son esprit même. »

On ne verrait guère défiler dans cette opération que ces images, qu'il épandit avec enthousiasme dans ses œuvres romantiques.

Et pourtant il le voyait, ce commun, ce vulgaire ; c'est

tout ce qui l'entourait, c'est tout ce qui vibrait autour de lui ; c'est ce qui devait irriter à chaque instant sa sensibilité d'écorché, et c'est ce qui lui fait écrire : « Il me semble que le mieux est de les peindre tout bonnement, ces choses qui nous exaspèrent ; disséquer est une vengeance ». Il se trouvait donc pris comme dans un étau entre les faits de la vie réelle et les images totalement différentes de sa vie interne. Nous assistons alors à cette double vie littéraire, dans laquelle nous le voyons, ou peiner terriblement pour faire entrer de si grandes et belles représentations dans la mesquinerie de la vie réelle, ou être obligé de s'enfuir loin du réel, à Carthage, dans les déserts de la Thébaïde, pour pouvoir y placer ses images dans toute leur beauté.

Un auteur critique, mort il y a quelques années, E. Hennequin, a exprimé la même idée et bien vu ce même dilemme ; mais il en a limité la cause, peut-être avec raison, à la seule mémoire du langage.

Pour lui, Flaubert, dans ses formes de perception, en somme inférieures, est surtout un auditif. Nourri de littérature romantique, son intellect est plein de mots sonores, de phrases superbes, de périodes magnifiquement harmonieuses, dont il est comme hypnotisé ; et tout l'effort de sa vie littéraire va consister non pas à plier son style à la réalité observée, mais à faire entrer la réalité dans ces formes. De là ce conflit dont nous parlions tout à l'heure : — ou la souffrance de son être, saignant de se battre avec la vulgarité du réel ; — ou la fuite vers l'antique, vers le mystique, vers le rêve, à qui seuls s'adaptent ses images. C'est, comme le dit Hennequin, passer de la psychologie à la théorie du langage.

« Il s'était empli l'oreille de cadences sonores, l'intel-

ligence d'images démesurées, d'adjectifs exaltés et amples, de rutilantes visions verbales. Or, nul ne peut emmagasiner en soi une aptitude, qui ne se transforme en désir et en acte. Cette force de son intelligence purement vocabulaire, et à laquelle ses sens restés normaux et actifs n'apportaient qu'un contingent d'images ou défectueuses, ou hostiles, ne pouvant s'employer à la description de la réalité ou la faussant quand elle s'y adonnait, le contraignit, par un échappatoire et par un compromis, à faire un livre d'archéologie (1). »

En résumé, cette contradiction, signalée dans la vie et dans l'œuvre de Flaubert, semble résulter d'une double difficulté, difficulté de s'isoler de son ambiance, à cause de la violence de ses sensations, — difficulté d'appliquer à cette ambiance les images emmagasinées dans son cerveau ; d'où résulte le spectacle étrange,

« de cet homme à la carrure de cuirassier, qui semblait fait pour courir les aventures, et qui passe sa vie dominé par on ne sait quelle infime modification vasculaire de son encéphale, comme un artisan, fabriquant dans l'ombre de sa chambre des objets infiniment délicats (2). »

(1) E. Hennequin, Quelques écrivains français.
(2) E. Hennequin, *ibid.*

CONCLUSION

Au terme déjà trop retardé de cette étude, il est nécessaire de dire pourquoi certaines œuvres de Flaubert, et non des moindres, n'y ont pas trouvé leur place. — Nous rappellerons pour cela le but proposé, qui voulait être pratique et tenter l'utilisation de l'œuvre du littérateur pour une sorte de vulgarisation des types mentaux, que l'on est exposé à rencontrer dans la vie réelle.

Le roman de *Salammbô* ne répond pas à cette conception. Bien que l'écrivain y ait employé les mêmes procédés de documentation consciencieuse que dans ses romans de mœurs, ils ont eu pour objet, plutôt que les personnages eux-mêmes, le cadre dans lequel ceux-ci devaient évoluer, et il semble difficile d'attacher une grande valeur d'observation aux caractères d'Hamilcar, de Mâtho ou de Salammbô : leur développement se fait en vue d'un but voulu et imaginé par l'auteur, et n'est nullement la conséquence de faits observés et juxtaposés. D'ailleurs, à bien lire le livre, ce ne sont pas ces personnages qui en sont les véritables héros, et ce n'est pas pour la prêtresse de Tanit qu'il fut écrit.

Celui qui mène le drame, et au développement psychologique duquel concourent tous les événements et tous les tableaux, c'est l'armée des mercenaires. Là seulement on pourrait trouver matière à quelques observations vraies de pathologie mentale; dans le chapitre du Festin,

dans celui du défilé de la Hache, dans le discours de Spendius devant Sicca, dans la poursuite de Mathô à la fin du roman, il y a plusieurs pages où est bien mise en lumière cette mentalité inférieure des foules, conséquence de ce fait que les caractères individuels communs s'ajoutent, alors que les différentiels se compensent et se détruisent ; et où l'on voit se développer ce sentiment d'*irresponsabilité*, cette *suggestibilité*, cette *contagion morale*, que Gustave Le Bon a signalés comme les facteurs principaux du caractère des collectivités.

C'est pour des raisons un peu différentes que nous avons écarté *Bouvart et Pécuchet*. Ce roman, qui ne fut jamais achevé, nous apparaît extrêmement confus et flou. — Il veut être un vaste plaidoyer en faveur des contradictions de la connaissance humaine, comme *la Tentation de Saint-Antoine* voulait montrer l'impuissance de la raison devant les problèmes métaphysiques ; et, ici comme là, l'auteur a démontré seulement que les sciences, aussi bien métaphysiques que naturelles, ne sont que sources de déceptions, si on les aborde autrement qu'avec une méthode rigoureuse. C'est là, croyons-nous, le seul enseignement pratique que la médecine pourrait en retirer.

En tant qu'individus, Bouvart et Pécuchet n'ont nullement la valeur documentaire d'un M. Homais. Car, chez eux, il n'y a pas d'apport personnel ; à l'ingestion colossale de documents, pris dans tous les domaines scientifiques, ils ne réagissent d'aucune façon ; leur personnalité n'existe pas ; ils ne digèrent même pas, et sont réduits à l'état de poches contractiles, qui absorbent et vomissent sans modifications. A côté des deux protagonistes, le

roman renferme quelques types plus vraisemblables. Ils sont un peu trop généraux pour une étude pathologique ; ils ne présentent pas d'accidents qui les particularisent. Ils semblent faits pour l'usage d'une étude critique de certaines classes de la société campagnarde, plutôt que pour représenter des individualités bien définies. Nous ne croyons donc pas qu'ils avaient leur place dans ce travail.

On aura remarqué, nous l'espérons, que quelques symptômes se sont retrouvés à peu près les mêmes dans tous les types que nous avons eu l'occasion de décrire. — Qu'il s'agisse de saint Julien l'Hospitalier ou de Mme Bovary, nous avons toujours cherché à faire ressortir que l'opération qui consiste à percevoir la réalité ambiante, à la synthétiser avec la personnalité, et à réagir avec une entente complète de ces éléments anciens et nouveaux, se trouvait toujours mal exécutée dans une portion quelconque de son élaboration. Pierre Janet, qui s'est attaché à établir une hiérarchie dans les opérations psychologiques, hiérarchie qui est à la fois dans le sens biologique, parce qu'elle correspond à l'ordre des acquisitions évolutives, et dans le sens pathologique, parce qu'elle correspond aussi à l'ordre des régressions, a donné à cette opération, qu'il place au sommet, le nom de *fonction du réel*...

Il y a loin de cette hypothèse à une théorie, et, comme il l'a dit lui-même, ce sont « des idées générales qui, tout hypothétiques et momentanées qu'elles soient, servent à classer, à coordonner les faits et à orienter les recherches (1) ». — Et pour bien comprendre l'état variable de

(1) P. Janet, Conférence présentée au Ve Congrès de psychologie. Rome, 1905.

la personnalité à l'égard de ce réel, il faut envisager nos éléments psychiques ou plus généralement nos éléments nerveux, non seulement au point de vue statique, mais aussi au point de vue dynamique. — Nous admettrons qu'il y a une tension psychologique comme il y a un potentiel électrique, et que les opérations les plus élevées exigent la tension la plus haute.

Sous la lumière de cette hypothèse, nous voyons alors des faits en apparence assez divers venir se grouper dans les environs d'une même étiologie. — C'est ainsi que les obsessions d'un saint Julien, l'aboulie d'un Frédéric Moreau, l'incomplétude dans la jouissance d'une Mme Bovary, les agitations d'un Gustave Flaubert sont les conséquences d'un même état de dépression psychologique ; nous avons vu, d'autre part, pour les uns et pour les autres, cette dépression disparaître par moments, et la tension se relever sous l'influence de causes diverses ; nous l'avons signalé au passage.

Il résulte de là et des considérations exposées plus haut que, chez tous ces individus, c'est ce qu'il y a de plus élevé dans la hiérarchie des phénomènes psychologiques qui a disparu, qu'il y a donc eu chez eux une véritable régression mentale permanente, que ce sont des dégénérés.

« L'évolution existe dans le présent autant que dans le passé ; nous sommes constamment appelés à nous adapter à des conditions nouvelles ; nous avons constamment à former de nouvelles fonctions et même de nouveaux organes, qui sont de nouveaux centres cérébraux, exactement comme l'ont fait autrefois les animaux nos ancêtres, pour amener notre corps et notre esprit à l'état de per-

fection relative où nous l'avons trouvé. Cette activité mentale en formation, qui existe en réalité dans chaque action nouvelle, est la partie difficile et coûteuse de notre travail, tandis que le fonctionnement des organes, que nos ancêtres ont achevé de construire, se fait facilement et presque sans conscience (1). »

S'arrêter dans cette voix évolutive de chaque jour par épuisement, par insuffisance, par malformation, c'est déchoir. — C'est le premier terme de la dégénérescence mentale, cette déviation progressive qui écarte peu à peu les familles du type normal, augmentant l'angle de plus en plus, sans tendance au retour. C'est une régression, en sens inverse de l'évolution, qui aujourd'hui supprime la fonction la plus difficile, celle du réel, qui demain en détruira d'autres plus faciles, les émotions par exemple, pour aboutir finalement à des formes d'existence purement végétatives, comme chez l'idiot complet, en passant par ces types de débiles déjà très appauvris, comme Félicité d'*Un Cœur simple;* cette régression peut d'ailleurs se faire de concert avec une névrose, l'hystérie, l'épilepsie, la neurasthénie, leur donnant un caractère particulier, plus psychique que somatique, ainsi que le dit E. Régis.

« La neurasthénie constitutionnelle revêt le plus souvent chez eux (les dégénérés) la forme dite « cérébrasthénie » ou « psychasthénie ». L'hystérie y est également surtout psychique (2). »

(1) P. Janet, Ve Congrès de psychologie. Rome. 1905.
(2) Régis, Manuel de psychiâtrie, 1905.

Ces phénomènes de dégénérescence mentale, dont Flaubert se trouve avoir été à la fois le peintre et la victime, constitue bien ce « mal du siècle », dont a parlé A. de Musset dans sa *Confession d'un enfant du siècle*, ce mal dont toute sa génération souffrit d'une façon tellement particulière qu'il faut y voir le résultat nécessaire d'un ensemble de causes générales.

Si l'on admet que la base de toute personnalité se trouve constituée par un agrégat d'idées et de tendances, ces idées dynamiques, qui sont dues à l'hérédité pour une part, et pour l'autre à l'acquisition par l'éducation et l'expérience personnelle, il faut bien reconnaître que l'apport atavique de l'hérédité dut être bien faible, après les cataclysmes moraux et sociaux qui venaient de se produire, et que les acquisitions actuelles, qu'elles proviennent de l'éducation ou de l'expérience, durent difficilement se concréter en formules bien nettes, au milieu du chaos que présentait alors la société.

Mais ce n'est pas tout. La perte en organismes sains et vigoureux, unique peut-être dans l'histoire, que venait de subir la nation française, avait eu comme conséquence de diminuer le nombre des générateurs normaux, pour augmenter la proportion des congénitalement faibles ou des accidentellement affaiblis. L'augmentation du nombre des névroses à la suite des guerres est un fait signalé à plusieurs reprises, qu'elle ait une cause psychique dans la succession d'émotions violentes, ou une cause physique dans la force vive perdue. Dans une conférence récente, un docteur a établi des statistiques à ce sujet, et montré « que le nombre des névrosés qui ont été engendrés pendant et surtout après chaque guerre est incalculable. Ces

névroses comprennent depuis la neurasthénie la plus légère jusqu'à l'épilepsie et la *folie furieuse* (1). »

Il y a encore un autre facteur, très particulier au siècle dernier, et qui a été mis en relief par Max Nordau, dans un ouvrage, où il étudie la dégénérescence, surtout au point de vue artistique, et où, en bon allemand, il fait la part très large à la nation française. C'est la grandeur et la fréquence des changements dans les conditions générales de l'existence.

Il faut d'abord citer la grande vulgarisation scientifique, dont Homais, Bouvart, Pécuchet et bien d'autres nous montrent les effets souvent pernicieux ; et l'essor inouï pris par le livre, qui, en mettant devant toutes les mentalités un nombre considérable d'images irréelles de la vie, a eu comme conséquence de les faire exclusivement adopter par les natures débiles à grands besoins émotionnels. Il faut enfin et surtout tenir compte du nombre et de l'importance des découvertes vers le milieu du siècle dernier. Si, comme on l'a dit à plusieurs reprises, l'adaptation au réel est le culmen des processus psychologiques, il en est aussi le plus fatigant, — et l'épuisement peut être le résultat de cette fatigue répétée, dans un milieu, dont les changements furent incessants et considérables. Féré a dit à propos de l'hystérie : « Tous les agents peuvent être ramenés au point de vue de leur rôle pathogénique à un processus physiologique unique : la fatigue, la dépression des phénomènes vitaux. »

Or, « l'humanité n'offre pas un siècle, où les inventions qui pénètrent si profondément, si tyranniquement dans la

(1) Conférence faite à Saint-Nazaire le 25 septembre par le Dr Sanchez de Silvela. — *Chronique médicale* du 15 nov. 1905.

vie de chaque individu, s'entassent comme au nôtre. La découverte de l'Amérique, la Réforme, ont sans doute puissamment excité les esprits et détruit certainement aussi l'équilibre de milliers de cerveaux peu résistants, mais cela n'a pas changé l'existence matérielle des hommes... De notre temps, au contraire, la vapeur et l'électricité ont mis sens dessus dessous les habitudes d'existence de chaque membre des peuples civilisés (1). »

Ce résumé des principales causes qui agirent si profondément sur le bilan mental d'une génération, nous amène à la première conclusion de cette thèse, celle que nous nous sommes proposée au point de vue historique. L'œuvre de FLAUBERT nous fait connaître l'état mental d'un certain nombre de groupes sociaux français au cours du XIXe siècle, en nous montrant l'évolution, au milieu de ces groupes, de formes, légères encore, de la dégénérescence mentale.

Nous voulions en second lieu tirer de cette étude un enseignement pratique.

Pour un aboulique comme Frédéric Moreau, pour une imaginative comme Emma Bovary, il y a dans la façon de se comporter avec eux, dans la façon de les élever surtout, de véritables méthodes de relèvement psychologique, qui permettront de diminuer tout au moins les mauvaises conséquences de leur état mental, et qui sont à la portée d'un père, d'un mari, d'un ami prévenu, et se déduisent même logiquement, pour tout homme intelligent, de la connaissance de la maladie. — Pour une débile comme Félicité, il existe bien des situations

(1) Max NORDAU, Dégénérescence, vol. I, p. 67.

où, parfaitement adéquate à ce que le milieu exige d'elle, elle évoluera au mieux des intérêts d'elle-même et des autres : tout le problème consiste encore à avoir reconnu sa faiblesse sous son apparence de force, et à mesurer sa tâche à ses moyens. — Toute cette thérapeutique échappe au médecin, réservé pour les cas graves ; elle peut être utilement faite par tous, et la vulgarisation littéraire deviendra ainsi de la vulgarisation médicale ; il aura fallu simplement, comme nous avons cherché à le faire, modifier un peu l'optique du lecteur, et lui montrer une malade, où il n'avait vu qu'une héroïne de roman.

Une question qui ne peut manquer de se poser, en voyant combien trompeuses sont souvent les apparences de la santé mentale, est de savoir quels sont les signes, auxquels peut se reconnaître l'homme normal. Une réponse complète serait chose beaucoup trop difficile et beaucoup trop complexe ; mais on pourra tirer quelque profit de ce portrait, dû à Scherer, d'une individualité, unanimement reconnue comme forte, le ministre italien Cavour.

« Il est sanguin, bien portant, toujours prêt, infatigable.... Son optimisme a quelque chose d'imperturbable... Il avait au plus haut degré ce qu'on peut appeler la faculté de vivre, qui consiste dans la multiplicité des aptitudes, unies à l'activité du corps et de l'esprit... Il était de ces hommes privilégiés qui, loin d'avoir à porter la vie, sont toujours portés par elle. Aussi le fond de son humeur était-il un enjouement inépuisable, qui se révélait par ce ton plaisant qu'il donnait à sa conversation, par son sourire aimable, par son rire facile et franc, par les éclats de sa voix, par une certaine façon piquante de

présenter les choses, par sa bonne grâce à s'accommoder des gens et à se plier aux situations, par la célérité de ses allures et de ses gestes (1). »

Nous voudrions enfin, et ce portrait y contribuera, détruire une idée fausse, qu'on s'est faite souvent de la véritable valeur intellectuelle. On a, on a eu surtout, à l'époque des romans de FLAUBERT, trop de tendance à considérer comme planant bien au-dessus des autres les esprits purement spéculatifs, les mélancoliques, les rêveurs, les poètes. La psychologie pathologique nous a montré que ce sont des faibles, car c'est le présent, l'actuel, le réel, qui est difficile, et non l'idéal.

FLAUBERT eut la haine profonde du bourgeois, et par bourgeois il entendait, disait-il, tout ce qui avait des idées communes et mesquines. Il est probable qu'il manquait une peu de franchise dans cette définition, et qu'en réalité, dans le sentiment de son impuissance à s'adapter à la vie, il eut un peu la jalousie de ceux qui, loin du rêve et sans ce soucier de l'auréole qui nimbe le front des poètes, donnent à chaque instant, dans un minimum d'effort, le maximum de rendement utile.

Hamlet a dit : « Par l'action, nous sommes des anges ; par la pensée, nous ne sommes que des hommes. »

Et un auteur contemporain ajoute cette boutade, sur laquelle se terminera notre étude :

« Réussir sa destinée, c'est aussi un chef-d'œuvre. Lutter, espérer et vouloir, se marier, avoir des enfants, et les appeler Totor au besoin, en quoi cela, au regard de

(1) SCHERER, Etudes sur la littérature contemporaine.

l'Éternel, est-il plus bête que de mettre du noir sur du blanc, froisser du papier et se battre des nuits entières contre un adjectif! Sans compter qu'on souffre mille morts à ce jeu stérile et qu'on y escompte sa part d'enfer. « Va donc, et mange ton pain en joie avec la femme que tu as choisie. » Ce n'est pas un bourgeois qui a dit cela, c'est l'Ecclésiaste, un homme de lettres, presque un romantique. »

Vu : *Le Président de la thèse*,
BRISSAUD.

Vu : *Le Doyen*,
DEBOVE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Imprimerie Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7.